

relations

mars 1986 2,50\$ no 518

HAÏTI - KADHAFI - SALVADOR

STE-MARTHE-SUR-LE-LAC



deuxième sexe

nouvelle
génération ♀



À la paroisse où je suis allé, dimanche dernier, à toutes les messes, c'étaient des couples, le mari et la femme, qui servaient à l'autel. Un symbole très simple, parlant, et qui nous semble aller de soi. Comme le fait que, depuis des années déjà, des religieuses «agents de pastorale paroissiale» animent les communautés chrétiennes dispersées de l'Abitibi.

Début mars, l'Assemblée des évêques du Québec tient sa session d'étude annuelle. Le thème à l'ordre du jour, cette année: le mouvement des femmes et l'Église. Pendant deux jours, les répondantes à la condition féminine des différents diocèses, des représentantes des principaux mouvements et organismes d'Église et une vingtaine d'autres invitées discuteront, avec les évêques, et voteront, avec les évêques, une série de recommandations portant sur des «problèmes communs».

Là encore, la chose paraît aller de soi. Mais, en novembre dernier, à Washington, lors des assises annuelles de la conférence épiscopale des États-Unis, des femmes catholiques ont dû organiser une manifestation pour exprimer leur désir de «convergence» et de dialogue, ailleurs que dans le cadre d'une commission d'enquête (voir l'article de Maria Riley). Le contraste n'est pas fortuit.

C'est un fait que les problèmes communs ne manquent pas: rétribution des agentes de pastorale, résistance d'une partie du clergé, doctrine officielle en matière d'éthique sexuelle... Mais c'est également un fait qu'au plan de la pratique pastorale comme à celui du dialogue institutionnel, l'Église du Québec a su innover.

Cela tient, sans aucun doute, à l'importance du rôle joué traditionnellement par les femmes dans la vie de notre Église comme de notre société. Mais Claire Bonenfant a raison de souligner l'originalité du féminisme d'ici, d'autant plus vigoureux qu'il a su éviter de s'enfermer dans des débats abstraits et qu'il a réussi à susciter de vastes consensus sur des enjeux pratiques.

Ce n'est pas pour rien que, par delà le *burn-out* des militants et la crise des idéologies, les femmes forment aujourd'hui le principal mouvement social au Québec.

Albert Beaudry

relations

revue du mois publiée par le Centre justice et foi, sous la responsabilité d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus.

DIRECTEUR

Albert Beaudry

SECRÉTAIRE À LA RÉDACTION

Fernand Jutras

COMITÉ DE RÉDACTION

Ginette Boyer, Jacques Chênevert, Julien Harvey, Karl Lévêque, Roger Marcotte, Guy Paiement, Francine Tardif, Gisèle Turcot.

COLLABORATEURS

Renaud Bernardin, Raymond Bertin, Michel M. Campbell, Richard Dubois, Yves Lever, Annine Parent-Fortin, Jean Picher, Jacques Racine, Jean-Pierre Richard, Marryse Robert, Jean-Paul Rouleau.

BUREAUX

8100, boul. St-Laurent
Montréal H2P 2L9
tél.: (514) 387-2541

ABONNEMENTS

Sophie Desmarais
Prix de l'abonnement:
16,00\$ par an
(10 numéros)

CONCEPTION GRAPHIQUE

Anne Cherix

Les articles de Relations sont répertoriés dans *Point de repère*, dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

On peut se procurer le microfilm des années complètes de Relations en s'adressant à *University Microfilm*, Ann Arbor Michigan 48106 USA.

Courrier de la deuxième classe. Enregistrement no 0143.

face à l'actualité

Un empire de l'information □ Le «bé-douin» Mouammar Kadhafi □ Un modèle haïtien de soulèvement □ Nouveau Vietnam pour les USA □ Le P. Joseph Ledit.

CENT MILLIONS POUR AVOIR LA PAROLE

d'ici le 2 juin, si tout devait se passer comme prévu, Power Corporation du Canada prendra le contrôle de la société Télé-Métropole. Pour un peu moins de 100 millions de dollars, le groupe de M. Paul Desmarais acquerra de la Fondation J.A. de Sève 41% du capital-actions et 99,6% des actions votantes de l'une des entreprises de télévision les plus rentables au Canada.

Malgré toute la fierté qu'on peut éprouver pour les succès financiers d'un entrepreneur francophone, cette transaction est extrêmement inquiétante. En elle-même, et pour la passivité qu'elle révèle dans notre milieu.

Par sa filiale Gesca, le groupe Power possède, outre quelques hebdomadaires, les quotidiens *La Presse* (Montréal), *La Tribune* (Sherbrooke), *Le Nouvelliste* (Trois-Rivières) et *La Voix de l'Est* (Granby). En achetant Télé-Métropole, tête du réseau TVA, il obtient une station à Montréal et à Chicoutimi, et devient l'un des principaux actionnaires de Télé-Capitale (deux stations à Québec, une dans le Bas Saint-Laurent) et des stations CHLT-TV (Sherbrooke) et CHEM-TV (Trois-Rivières).

Il ne s'agit plus seulement ici de concentration de la presse écrite, déjà dénoncée à douze ans d'intervalle par deux commissions royales d'enquête, la commission Davey (1970) et la commission Kent (1981); nous assistons à la formation d'un empire de l'information, regroupant des médias écrits et élec-

troniques, concentrés au Québec.

On dira que dans le monde d'aujourd'hui les grands financiers ont bien autre chose à faire que de souffler leurs idées aux éditorialistes et aux reporters. Il reste qu'il faut une bonne dose de naïveté pour croire que, dans le monde d'aujourd'hui, le droit de gérance n'existe plus, ou que personne ne pratique plus l'autocensure.

À l'heure des «mergers» et de la déréglementation, regardons un peu chez nos voisins du Sud. Comme le signale Laurent Soumis dans une remarquable série d'articles parus dans *Le Devoir* (du 4 au 8 février), aux États-Unis la Commission fédérale des communications (FCC) «s'efforce d'empêcher la propriété mixte ou concomitante de journaux et de stations de radio et de télévision dans une même localité», et la Cour suprême a confirmé la politique de la FCC en contraignant certains propriétaires de journaux à se départir de leurs acquisitions.

Au Canada, il n'y a pas de loi qui réglemente la concentration de la presse. On préfère les commissions royales d'enquête! En juillet 1982, suite au Rapport Kent, le cabinet fédéral donnait pourtant au Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) une directive formelle: refuser le permis de diffusion, ou son renouvellement, à tout propriétaire de quotidiens dont le marché correspondrait à celui de la station émettrice, à moins de grave détrimment pour l'intérêt public.

En 1983 et 1984, néanmoins, sept cas de propriété mixte ont été soumis au CRTC et dans tous les cas le requérant a obtenu son permis, même la New Brunswick Broadcasting contrôlée par le groupe Irving...

Le 30 mai dernier, le cabinet fédéral abrogeait la directive de 1982. Trois semaines plus tôt, Power Corporation avait indiqué son intention d'entrer dans le domaine des médias électroniques! Heureuse coïncidence!

Le CRTC doit encore statuer sur le transfert du permis de diffusion de Télé-Métropole. Le Conseil tiendra des audiences publiques à Montréal, le 17 mars, et promet de rendre sa décision au plus tard au début de l'été.

Les critères qui devraient éclairer cette décision n'ont rien à voir avec les personnes en cause. L'information est devenue

une industrie mais elle ne sera jamais une entreprise commerciale comme une autre. La rentabilité, le professionnalisme du management n'y sont pas tout. Ce qui doit primer, c'est la liberté de l'information et les conditions pratiques de son exercice, en particulier la compétition.

L'émergence d'un empire des médias contrôlé par un puissant groupe financier crée des risques d'abus d'autant plus grands que le territoire qu'il couvre est plus homogène. La population du Québec ne peut se permettre de courir pareils risques: elle doit aller se faire entendre devant le CRTC. Et ses responsables politiques, à Québec comme à Ottawa, doivent intervenir car c'est rien moins qu'un rempart de notre vie démocratique qui est ébranlé. ■

Albert Beaudry

LE PRINCE - MORICAUD

dans un monde -- le nôtre -- où la *qualité* de la vie est en lutte constante contre le *sens* de la vie, le «bédouin» Mouammar Kadhafi joue un rôle essentiel, celui de donner à la vie d'hommes que nous ignorons un sens que nous refusons. Le colonel de Tripoli n'est pas le *deus ex machina* qui convient si bien au théâtre régalien, c'est cependant pour une large part une invention de l'Occident. Dans la démonologie régalienne, l'«empire du mal» et ses satellites demeurent le cœur des ténèbres, et Kadhafi n'est qu'un personnage de la périphérie, un non-blanc dans un rôle de soutien. Nouveau Caliban? Le moricaud de Tripoli (le Petit Robert précise: «moricaud, 1583, nom de chien, XVIe s.; de *More, Maure*») est un inépuisable fournisseur de frissons et de photos en couleurs.

Pour le tiers monde dont il se veut la virile et guerrière incarnation, Kadhafi produit l'image volontariste du chef de commando. Pour Moscou dont l'action dans le tiers monde n'a pas résisté à l'épreuve du temps, il est devenu l'allié riche en dollars, encombrant certes mais irremplaçable. Pour l'Europe communautaire, c'est un inépuisable avalueur d'usines clé-en-main et un fournisseur de pétrole en-deçà du canal de Suez. Pour l'Allemagne de l'Est, il représente la porte d'entrée du tiers monde parce qu'il a confié à ce pays le soin de former ses services secrets. Pour la Grande-Bretagne conservatrice, il constitue un alibi indispensable en Ulster en soutenant les terroristes de l'IRA. Pour Israël, il est le «trésorier et l'instigateur du terrorisme international», ce qui est une méthode peu coûteuse d'évacuer le problème de la Palestine et de l'existence d'un peuple palestinien, sans compter la question toujours ouverte de la ville de Jérusalem. Pour la jeunesse désemparée du monde arabe qui refuse à la fois l'Ouest capitaliste, l'Est socialiste et l'Islam intégriste, il représente l'officier frugal et aristocratique qui ne cède pas devant les puissants et semble assumer la succession de Nasser.

Pour Reagan enfin, l'homme de Tripoli est devenu un démon familier qui prend place à sa gauche avec son Coran et ses bombes, comme le révérend Gerry Fallwell prend place à sa droite avec de petites ailes de carton blanc dans le dos et, dans la main droite, un petit *speech* à saveur biblique favorable à l'apartheid. Bref, depuis son coup d'État du premier septembre 1969, le prince-moricaud de Tripoli a réussi à se rendre indispensable. C'est un petit mal-élevé qui arrive aux cocktails de l'ONU avec une branche d'olivier et un revolver. On comprend qu'à jouer tant de rôles sur la scène internationale, il ait fait plusieurs dépressions nerveuses et reste parfois de longs mois

dans les coulisses.

Soyons sérieux, sortons de la démonologie et rentrons dans l'Histoire. Il ne fait pas de doute que Mouammar Kadhafi occupe dans la façade de l'Histoire une niche assez difficile à trouver d'abord, à définir ensuite.

On se souvient que, dans les années 50 et 60, quand quelque chose n'allait pas dans le monde arabe ou Proche-Orient, l'Occident ne manquait pas d'y voir la main de Gamal Abdel Nasser, autre incarnation utilitaire du mal. En Algérie, par exemple. L'entreprise de Nasser a dans l'ensemble échoué: lutte frontale contre Israël, unité arabe, bloc non-aligné, développement économique d'une Égypte promue au rang de puissance régionale, etc. Seule la nationalisation du canal de Suez garde aujourd'hui tout son sens en tant que coup d'envoi de la décolonisation économique.

En 1956, Kadhafi, à 14 ans, organisa sa première manifestation politique pour appuyer l'Égypte nassérienne. C'est dans un tel contexte que le jeune Mouammar réunit ses camarades et leur dit qu'il fallait renverser le roi Idriss. Il leur explique en même temps ce qu'il fallait faire, essentiellement entrer dans les forces armées royales, et il distribue les rôles. Quatorze ans, majorité des princes. Lorsque, à 28 ans, il prit le pouvoir, Kadhafi appela son groupe les «officiers unionistes libres», pour marquer à la fois son attachement à l'exemple nassérien et sa volonté de le dépasser en soulignant davantage la nécessité de l'union des Arabes. Cela nous a valu depuis un grand nombre d'unions libres entre la Libye du colonel et des régimes arabes en panne.

Mouammar Kadhafi est un personnage complexe et tourmenté. C'est une âme où le feu de la volonté produit la haine et le calcul froid mais aussi la générosité et la frugalité. C'est surtout l'homme du tiers monde qui ne peut compter que sur ses richesses naturelles. L'expérience de l'OPEP au cours des quinze dernières années, où Kadhafi a joué un rôle essentiel, montre que c'est un rempart fragile devant la poussée conjointe de l'Est et de l'Ouest.

Dans toutes les mythologies, le chien est associé à la mort et aux enfers. Le prince-moricaud de Tripoli s'est trop étroitement identifié à des actions terroristes pour échapper à certains symboles. Dans l'Islam cependant, le chien possède 52 caractéristiques, moitié saintes, moitié sataniques. Comme dit Albert Camus, cet autre Méditerranéen écorché, «à certaines heures, la campagne est noire de soleil». ■

Jean-Pierre Richard

UNE LEÇON DE DÉMOCRATIE

Une semaine à peine avant la chute de Duvalier, des observateurs étrangers s'inquiétaient: ce pays était-il mûr pour la démocratie? Non, disaient-ils, sinon des leaders responsables auraient depuis longtemps su proposer une alternative acceptable...à Washington, que l'on sentait coïncé entre le statu quo ou l'intervention des Marines. C'est vrai que l'incertitude a régné longtemps sur l'issue de la crise — et aujourd'hui encore, devant le Conseil national de gouvernement où les éléments duvaliéristes restent en majorité, l'inquiétude demeure —, mais encore faut-il bien comprendre d'où viennent les blocages qui créaient l'impasse.

Peut-on réalistement demander à un peuple chez lequel toutes les libertés politiques sont interdites depuis des décennies, où la société civile comme telle n'existe pas, de créer de toutes pièces une alternative politique? Pourquoi des leaders responsables devraient-ils se précipiter pour offrir à Washington d'être les marionnettes de service qui viennent, comme on dit, débloquer la situation? Et qui donc en est responsable de cette situation, bloquée depuis 28 ans? Comment expliquer que ce fascisme anachronique, si haut décrié dans l'opinion internationale, ait été mis en place, soutenu, protégé si longtemps par ces grandes puissances toujours prêtes, par ailleurs, à donner des leçons de démocratie au reste du monde? Il ne faut quand même pas oublier les thèses de Mme Kirkpatrick selon lesquelles justement la démocratie libérale ne serait pas à la portée de tous les pays: dans des nations d'extrême pauvreté, la liberté ouvrirait trop facilement un espace libre à la violence. Elle était ainsi amenée à justifier les régimes autoritaires pour ces pays-volcans.

Ne faut-il pas reconnaître que le peuple haïtien vient de faire mentir cette théorie paternaliste de Jane Kirkpatrick en don-

nant à l'Occident une leçon de démocratie? En dépit du fait que la répression était subventionnée et alimentée par les pays tuteurs — les grandes «démocraties» occidentales —, le peuple haïtien a forcé l'administration Reagan à venir chercher son poulain et à improviser une sortie en catastrophe, une transition «duvaliériste» qui permette à Jean-Claude Duvalier de se sauver...avec les derniers millions qui restaient dans les caisses de l'État. La démocratie directe, la plus difficile mais la plus authentique, s'est exercée pour faire reculer l'État «autoritaire» (acceptons l'euphémisme consacré par Washington). Des observateurs sérieux ont admiré la retenue des repréailles, très sélectives, exercées à l'endroit des anciens tortionnaires et voleurs publics: oserait-on comparer ces trois jours de règlements de compte avec ce qui s'est passé à la libération en France, après seulement quatre ans de fascisme et de «collaboration»? Déjà on parle d'un «modèle haïtien de soulèvement».

La fausse sortie de Duvalier annoncée par le porte-parole de la Maison Blanche, cet avion de la U.S. Air Force qui vient couvrir la retraite d'une poignée de bandits à qui le gouvernement américain seul pouvait assurer un asile dans ce pays fantôme du Libéria (toujours sans avoir à rembourser les sommes fabuleuses volées au peuple haïtien), la mise en place d'un Conseil national de gouvernement nettement plus proche de la structure de pouvoir «macoute» que ce qui avait été promis aux «amis» de l'opposition extérieure — qu'on laisse ainsi tomber, c'est pas gentil! —, tout cela montre bien qui défend en Haïti la démocratie et qui n'a pas intérêt à la voir advenir. ■

le 14 février 1986

Karl Lévêque

LE SALVADOR, UN NOUVEAU VIETNAM

Ce n'est pas un autre Vietnam, c'est un nouveau Vietnam. Cette nuance, pour subtile qu'elle soit, exprime la découverte qu'ont dû faire peu à peu les militants qui oeuvrent depuis des années dans le domaine de la solidarité internationale. La stratégie américaine, depuis 1983, a radicalement changé — et celle du FMLN aussi qui ne met plus autant l'accent sur les zones sous contrôle de la guérilla. On a présenté peut-être trop longtemps une vision simpliste de cette guerre en insistant uniquement sur la répression indiscriminée qu'elle exerçait jadis sur la population. Or c'est un fait que cette répression brutale a beaucoup diminué. En réalité c'est une autre guerre qui se mène actuellement, permanente, non déclarée, moins visible.. mais plus dure et peut-être plus efficace.

Dans cette nouvelle doctrine de la guerre contre-insurrectionnelle, il y a bien entendu des éléments empruntés à des expériences antérieures (la tactique israélienne des actions préventives, certains essais de guerre psychologique au Vietnam, etc.). Mais il faut reconnaître qu'elle se présente comme

une nouvelle systématisation, une nouvelle conception de la guerre, et elle porte un nom: *le conflit de faible intensité* (CFI).

Entre la guerre du Vietnam et celle du Salvador aujourd'hui, entre la stratégie utilisée en Amérique centrale au début de l'affrontement armé (1980) et celle développée depuis 1983, il y a un changement radical et non pas de façade. Au Vietnam déjà, deux écoles s'affrontaient. En face des militaires pour lesquels la force de feu seule comptait, déjà des spécialistes de l'AID et de la CIA avaient fait valoir qu'il fallait comprendre l'ennemi, apprendre sa langue, créer des programmes pour changer les mentalités et les convictions. Mais ils avaient été ridiculisés: des intellectuels osaient remettre en question l'armée, sous prétexte qu'ils savaient mieux que les généraux comment gagner une guerre! L'aile des «militaires» a fait prévaloir son point de vue sur l'aile des «politiques», ...et elle a perdu la guerre.

La doctrine du CFI considère donc l'aspect idéologique comme primordial: il faut gagner la guerre dans les médias, et dans l'opinion publique aux États-Unis mêmes. Il y a une inté-

gration dans la guerre désormais, à côté du militaire proprement dit, du politique et du psychologique. La pacification a pour cible la population et non pas le territoire: on se bat, on travaille pour gagner l'espace existant entre les deux oreilles. Une politique contre-insurrectionnelle ne peut réussir si elle ne tient pas compte de l'histoire et de la culture du pays en question. Il importe aussi d'articuler la guerre à un projet national alternatif: en même temps que la force de frappe de l'armée locale, on doit déjà mettre en place les bases d'une nation stable. Et autre leçon tirée de l'expérience faite avec Thieu — en principe, car il n'est pas clair que l'on ait déjà réussi la chose au Salvador —, c'est que la population doit être gagnée avec les forces locales, l'armée locale, des techniciens locaux. Les États-Unis ne sont présents que... pour arrêter la corruption, donner un entraînement, c'est tout.

L'utilisation du secteur privé, par exemple la mobilisation de l'extrême-droite américaine pour appuyer la guerre en Amérique centrale, montre qu'on a tiré des leçons du Vietnam: car les États-Unis avaient commencé de perdre cette guerre sur les campus de leurs propres universités. Actuellement, on voit des dames préparer pour Noël le «kit» du Contra (poudre pour les pieds, chewing gum, des bas chauds... et une Bible), et plus efficacement encore, lorsque le Congrès américain bloque la demande d'aide aux Contras du président Reagan, des organisations de la Majorité morale arrivent à contribuer pour 25 millions de dollars d'aide à ces «soldats de la liberté».

Il s'agit aussi d'une guerre régionale: la stratégie est élaborée pour toute l'Amérique centrale. Et le fardeau de cette guerre est assumé dans une large mesure par des pays tiers: pour l'armement, Taïwan et surtout Israël sont mis à contribution, le Honduras sert de rampe de lancement, etc. Nous avons dit régionale, c'est peu: c'est dans une guerre mondiale que les États-Unis veulent donner l'impression d'être actuellement engagés, la guerre contre le terrorisme. La démocratie serait menacée à l'échelle mondiale par une offensive terroriste menée conjointement par Moscou, Cuba, la Lybie et l'Iran — Kadhafi étant là un archétype parfait à ne pas manquer d'utiliser. Voilà pourquoi depuis un an et plus le FMLN et le gouvernement du Nicaragua sont présentés continuellement comme «terroristes»: à force de le répéter, sans qu'il soit besoin d'apporter des preuves, l'opinion publique finira par y croire.

Et puisqu'on dit souvent que les Américains ont perdu la guerre du Vietnam à Washington, on s'aperçoit très clairement qu'ils sont cette fois décidés à gagner la guerre du Salvador autant aux États-Unis, dans les médias, ... à Ottawa, que sur le terrain même avec les militaires de Duarte. Mais, au fond, toute cette guerre de propagande n'a qu'un but: faire oublier le peuple salvadorien, sa volonté de se libérer et les causes de sa révolte. ■

Sandra Pentland et Karl Lévêque

LE PÈRE JOSEPH LEDIT

à la page 4 du premier numéro de *Relations*, en janvier 1941, il y a un article de Joseph Ledit. Il est intitulé «Notre Dame des Pauvres». Et il se termine ainsi: «La question sociale c'est celle des relations entre riches et pauvres. Notre Dame des Pauvres, mieux que tout autre, la résoudra si nous nous mettons à son école». Il demeurera à la revue jusqu'en 1965. Pendant 22 ans, et pendant 300 numéros, il produira mensuellement son «Horizon international», en plus d'une dizaine d'articles par année.

Il faisait partie de cette catégorie de Jésuites que la vie a déracinés et qui ont retrouvé, grâce à leur formation, un équilibre international: né en France, près de Besançon, en 1898; études en Italie, près de Turin; entré chez les Jésuites à 16 ans, pour devenir missionnaire en Alaska; noviciat en Angleterre puis aux États-Unis, études de philosophie également au USA, puis théologie en Espagne et en Hollande, spiritualité en Belgique. Autant de pays, autant de langues. Entretemps, le projet esquimau s'est estompé, il s'oriente vers les études slaves et l'Église orientale; son doctorat sera dans cette ligne. D'abord professeur à Rome, il rentre aux USA puis au Canada à cause de la guerre en 1940. Il travaillera chez nous 45 ans.

Quatre lignes d'action se partageront sa vie: l'écriture, l'enseignement, surtout universitaire, l'animation spirituelle des prêtres par les Exercices de saint Ignace, la communauté russe de Montréal. La première veine d'inspiration laisse derrière lui, en plus de centaines d'articles dans *Relations*, une douzaine de livres¹; la deuxième veine rappellera sans doute à bon nombre d'étudiants le seul contact qu'ils aient eu avec la théologie, la jurisprudence et la spiritualité orientales; la troisième a marqué beaucoup de prêtres qui ont passé avec lui des mois de prière et qui ont reçu de lui des lettres périodiques depuis lors; et la quatrième est bien symbolisée par la petite église russe

de la rue Guizot, que ses amis se sont donnée à son instigation.

Les deux phrases de conclusion de son premier article me semblent bien résumer ce qui a été sa marque, sa force et ses limites. Pour reprendre Péguy, il a toujours tenté de joindre le mystique et le politique. Une mystique rattachée à une très grande tradition, celle de Byzance, une politique rattachée à une tradition plus inattendue, celle du Vatican. Son horizon international reflétait tout cela, son attachement à la grande Église, à la pensée du pape, à une piété populaire fortement mariale, sa militance contre le totalitarisme, son souci des minorités, en particulier des Noirs américains. Il aura manqué à cette attache internationale la contre-partie d'un enracinement dans le pays réel, d'une solidarité avec l'Église d'ici, et, par suite, un sens de l'histoire qui aurait renforcé son action.

Mais rien de cela ne ternit la reconnaissance qu'au nom de la revue j'aime adresser à ce vieux compagnon qui nous a quittés, le 2 février. ■

Julien Harvey

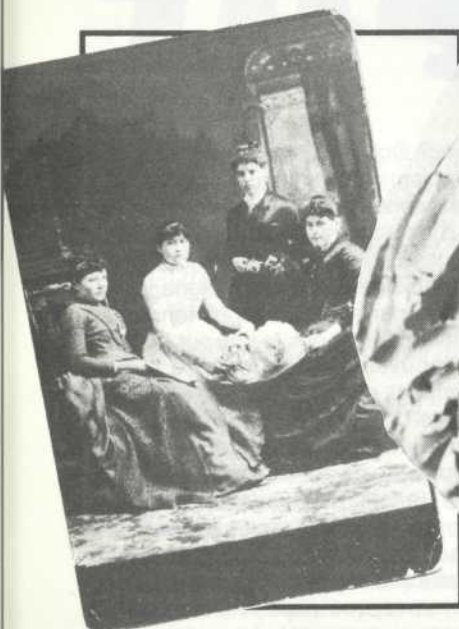
1. Principaux ouvrages du P. Ledit: *La direttiva dell'azione comunista*, Rome 1937; *La croix païenne* (pseud. Joseph Léolite), Montréal, 1940; *Politique et éducation*, Montréal 1941; *Para além das guerras*, Sao Paulo 1943; *Praelectiones de theologia orientali*, Québec, 1942-43; *La vie cachée de Notre Dame*, Montréal, 1943; *Praelectiones de jure canonico orientali*, Québec, 1944; *Le silence de Marie*, Montréal, 1945; *Le Front des pauvres*, Montréal 1954; *Archbishop John Baptist Cieplak*, Montréal, 1963; *La plaie du côté*, Rome, 1970; *De la petite à la grande Église à l'heure de la contestation*, Montréal, 1971; *Marie dans la liturgie de Byzance*, Paris, 1976; *Vers la mort, vers la vie*, Montréal, 1981. - Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en espagnol, italien ou allemand.

DOSSIER

deuxième sexe: nouvelle génération

DE MÈRE EN FILLE

par Gisèle Turcot



généreux, le mouvement des femmes. Comme grain semé en terre qui porte gerbes de blé, il a déjà nourri plusieurs générations. Solidement enraciné, il croît lentement mais il ne cesse de croître. Tenace, il résiste aux vents contraires et aux modes passagères. Porteur de paix et d'harmonie? C'est plus difficile à dire, car il dérange: les femmes d'abord, en tant de recoins de leur vie, et les hommes aussi, au quotidien du travail et de l'amour.

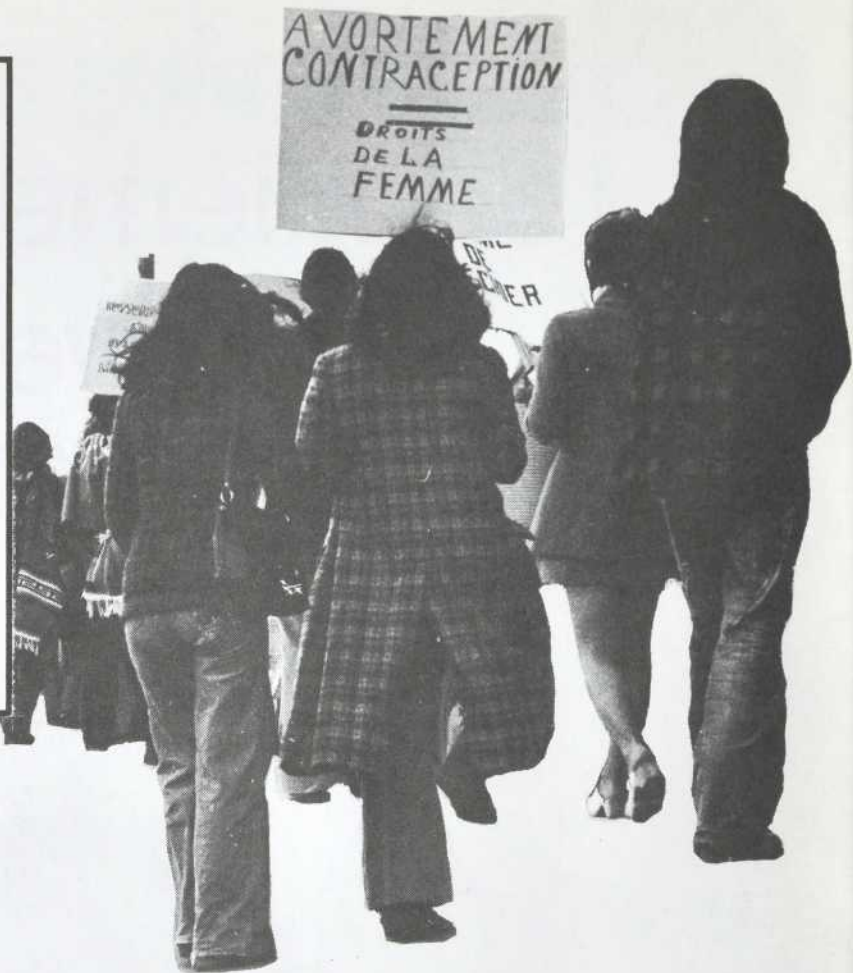


Parmi celles que le mouvement des femmes dérange le plus, il y a les filles: faire le tri dans ses récoltes et boire à ses vendanges, oui, volontiers, mais reprendre le collier et ensemercer de nouveaux champs à coups de luttes contre l'hiver? C'est du moins ce que suggérait la conférence internationale sur la situation des filles qui a réuni plusieurs centaines de féministes à Montréal, du 29 au 31 octobre 1985.

«Nous avons fait plus de chemin en trente ans qu'en trente siècles». Ainsi par-



Anne Cherix



lent Benoîte et Flora Groult, écrivaines, et la sociologue italienne devenue députée, Laura Balbo, et tant d'autres intervenantes à cette conférence. Le système social qui avait exclu jusqu'ici les femmes des décisions politiques touchant la famille, la fécondité, le gain-pain, le savoir ou l'organisation sociale, commence à les inclure. En trente ans, des brèches se sont ouvertes. Du même coup, les femmes acquièrent la possibilité d'une nouvelle identité.

Les filles des années 70 ont fait leurs choix de vie et de carrière durant la montée du mouvement féministe. Parvenues à la trentaine, elle font l'expérience de la difficile réconciliation entre maternité et carrière, aspirations personnelles et attentes du milieu. Le privé et le public se disputent leurs énergies. En essayant de «tout avoir», dit Betty Friedan, elles éprouvent parfois une certaine ambivalence, voire une certaine agressivité, face aux exigences de la nouvelle condition des femmes.

Les filles des années 80 font leurs choix de vie et de carrière dans ce contexte. À quinze ans (voir l'*entrevue*), elles rêvent d'autonomie et tiennent pour acquis le droit à l'égalité. Mais la crise de la famille et l'individualisme ambiant les ont-elles préparées à la revendication solidaire? Les portes de l'université ne

leur sont plus fermées, et pourtant près d'une adolescente sur deux ne va pas au delà du secondaire. Le marché du travail leur est ouvert, mais elles savent que les femmes ne gagnent pas encore les deux tiers du salaire moyen des hommes. La double tâche, triplée si d'aventure elles maintiennent quelque engagement social, leur imposerait de jouer les super-femmes. Et les filles sont perplexes devant des choix aussi coûteux et une militance qui requiert tant de cohérence. Qui oserait le leur reprocher? Il convient davantage de leur laisser tracer leur propre chemin, à la manière de Marie Gratton-Boucher qui signe, dans ce dossier, une lettre à ses filles.

L'autonomie financière? Cela compte et demeure une revendication de dignité que les femmes ne sont pas prêtes à lâcher, féministes ou pas. C'est justement là que le bât blesse: qui dit argent dit habituellement emploi. Et qui cherche un emploi bien rémunéré doit déjà affronter le géant technologique. La sociologue Heather Menzies nous aide à comprendre comment organiser l'éducation et transformer le monde du travail, au lieu de laisser Cendrillon à la merci de Mr. Byte.

En somme, comment se porte le féminisme au Québec? Est-ce qu'il recule devant la remontée des valeurs conser-

vatrices? Doit-il insister sur la différence, ou simplement revendiquer l'égalité et les moyens concrets qui permettront aux femmes d'exercer réellement leurs droits? Ces questions ont servi de point de départ à une table ronde où le témoignage, l'expérience partagée, l'accord fondamental ont largement pris le pas sur le débat.

Le mouvement des femmes a aussi son impact dans l'Église. À cet égard, les États-Unis sont devenus un lieu d'expérimentation et d'affrontement. Maria Riley raconte ce qui se passe au pays de Teresa Kane et de Geraldine Ferraro. La recherche où les catholiques américaines sont engagées depuis plusieurs années s'avère éclairante aussi bien pour les femmes que pour les évêques du Québec, au moment même où les unes et les autres s'engagent dans une session d'études sur l'Église et le mouvement des femmes.

«De mère en fille, la cause des femmes» a créé des liens de complicité, comme l'a si bien illustré Hélène Pelletier-Bailargeon dans sa biographie de Marie Gérin-Lajoie. L'itinéraire du féminisme québécois est inscrit dans des actions concrètes où la solidarité avec les moins favorisées s'accommode assez bien du pluralisme des analyses. Car de Montréal à Nairobi, le féminisme est moins affaire d'idéologie que saveur de pain partagé. ■

LE MOUVEMENT DES FEMMES AU QUÉBEC



A.C.



Le féminisme a survécu au mythe de la super-femme. Surgissent de nouveaux défis: la révolution technologique, le retour à la vie privée, les coupures budgétaires... Plus qu'un débat, voici cinq témoignages tirés d'une table ronde réunie le 19 décembre dernier.

Agissons et exigeons!

Lucie Bélanger-Leboeuf

Une parente et grande amie n'avait toujours connu du marché du travail que des jobs dans la couture et les restaurants. Lorsque nous discutons ensemble et que je lui parlais du sexisme dans l'emploi — qui se traduisait pour nous, les femmes, par des ghettos d'emploi, des bas salaires, l'absence de syndicat, beaucoup de précarité, du harcèlement, etc. —, elle demeurait sceptique. Est-ce que je n'avais pas tendance à exagérer avec mon féminisme?

Pourtant lorsqu'elle a dû déménager à Montréal et qu'elle s'est mise à chercher du travail, je lui ai suggéré d'aller voir Action-Travail-Femmes. Elle y arrive pile! C'est la grande mobilisation contre la discrimination sexiste dans l'emploi au CN. Elle fait une demande d'emploi dans cette compagnie et on l'embauche aux ateliers ferroviaires.

Et que n'y découvre-t-elle pas, avec son casque et ses grosses bottines, à laver les ponts de train? La journée de huit heures est moins dure que dans le vêtement et la restauration; elle a droit à des pauses, à une heure de dîner dans des endroits propres; l'uniforme est fourni; le surtemps lui est payé temps et demi sans problème; son salaire fait un bond vertigineux; et elle est syndiquée!

Jusqu'alors elle avait toujours cru ce qu'on disait: les femmes sont moins bien payées parce que leur travail demande moins de compétence et qu'il est moins fatigant. Elle comprend maintenant que ce discours est un mythe qui pousse les femmes à «se résigner»... Elle n'en est pas encore à se dire féministe. Mais sa manière d'agir et de penser est définitivement «réenlignée».

Lucie a gardé la joyeuse colère de 68. Elle travaille au Centre de pastorale en milieu ouvrier, milite en solidarité avec le Front commun des assistées sociales et

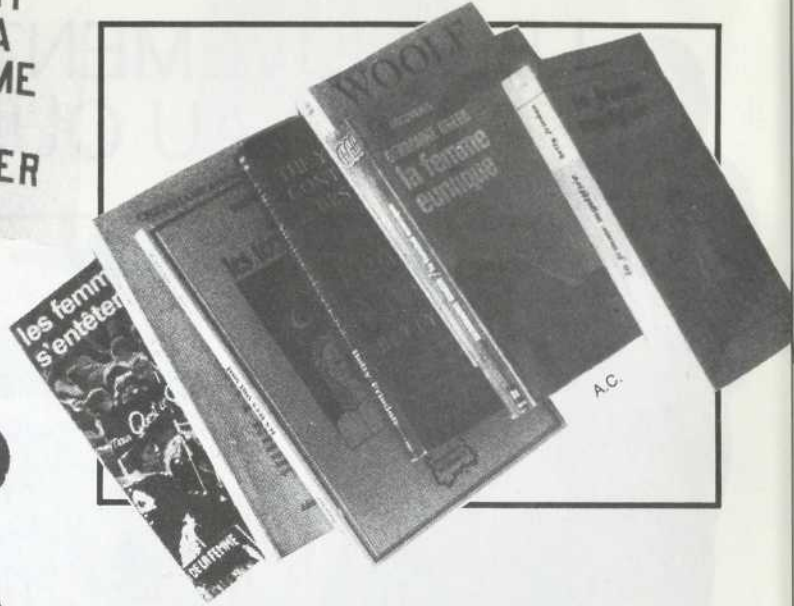
assistés sociaux du Québec. En février 85, elle a accompagné quatre femmes venant du Nicaragua, du Guatemala, des Philippines et d'Afrique du Sud dans une grande virée québécoise organisée par un collectif de femmes... Elle parle stratégies, pense coalitions.

Le féminisme n'est le monopole d'aucune classe, d'aucun groupe; c'est ce qui fait à la fois sa force et sa faiblesse... et j'ajouterais: le désespoir des gars et des pouvoirs dominants.

Les travailleuses salariées, les ménagères des classes populaires ont leur propre compréhension et leur propre pratique féministes, comme les petites bourgeoises, les intellectuelles, les professionnelles... L'important, c'est la jonction sur des bases subversives. Et jonction n'égalise pas *melting pot*. Il est urgent que les travailleuses, qui ont lutté pour acquérir un minimum de protection, découvrent le point de vue de celles qui sont ballottées entre le travail au noir, un emploi temporaire sous le seuil des normes minimales et l'aide sociale. Et réci-



C'EST
À LA
FEMME
DE
DÉCIDER



proquement, que les assistées sociales, les femmes en recherche d'emploi, résistent aux propagandes anti-syndicalistes et anti-féministes (il faudrait peut-être plutôt parler de féminisme récupéré).

Les travailleuses salariées, les femmes assistées sociales, les femmes chefs de familles...savent que les projets gouvernementaux de retour au travail pour les femmes et les jeunes créent une structure de travail parallèle qui contourne la loi sur les normes minimales de travail. Et elles voient que cette structure à caractère provisoire pourrait facilement glisser vers la permanence. Ces programmes sont en même temps une négation du travail ménager comme travail. À quand le salaire au travail ménager pour celles ou ceux qui désireraient faire ce choix?

L'accès au marché du travail salarié, l'accès à tous les types d'emploi, ne saurait se faire en niant le droit aux normes minimales de travail (et ce, dès l'entrée en emploi). Il ne saurait se faire non plus en niant le droit d'être à la maison à temps plein avec les enfants: le droit implique ici un support économique qui libère les mères de la dépendance et de l'angoisse des fins de mois.

Pour moi, il est loin d'être mort, le féminisme! Les attaques sont nombreuses, à la fois subtiles et grossières (CLSC Ste-Thérèse, coupures dans les mesures sociales, hausse des prix, harcèlement des prestataires de programmes sociaux, blocage dans l'emploi, etc.). Mais les femmes, nous nous organisons, agissons et exigeons!

Les femmes de ma génération (j'ai 43 ans), nous avons parfois succombé au modèle de la super-femme qui essaie de tout faire (travailler, étudier, militer, faire les repas, élever les enfants) sans que ça paraisse. Au bout d'un moment, la machine refuse d'avancer. C'est fini; dans les syndicats, dans les groupes populaires, même à l'université, les femmes disent clairement qu'elles ne veulent pas non plus avoir à choisir: se retirer du champ de la vie ou quitter la militance... La conséquence, c'est que les modèles de comportement sont en train de changer et que les structures d'encadrement, dans la vie privée comme au travail, vont devoir suivre. Réveiller la question des femmes, ce n'est pas inoffensif. Tout s'en trouve bousculé, de la plus profonde intimité des rapports homme-femme jusqu'aux horaires et aux délibérations du conseil des ministres.

L'erreur des super-femmes, c'était de faire comme si l'égalité ne devait rien changer, ni les habitudes du conjoint, ni les heures de travail, ni les priorités du syndicat; désormais nous voulons que ça change tout.

Le temps des questions

Francine Tardif

Francine, le conformisme n'est pas son fort. L'anticonformisme non plus, d'ailleurs, pour les mêmes raisons. À preuve, son itinéraire, de Croc à Relations en passant par la Société québécoise de solidarité internationale. Se faisant l'écho des plus jeunes, elle demande aujourd'hui aux aînées pourquoi, en parlant de leurs conquêtes, elles sont demeurées silencieuses sur les coûts du féminisme.

Je ne suis pas une femme de mouvement. Je suis plutôt de ces féministes de 30 ans qui considèrent le féminisme suffisamment fort pour être questionné, interrogé de l'intérieur. Avec la maturité du mouvement, les femmes peuvent se permettre de réfléchir sur toutes les conséquences de la révolution féministe, et non seulement sur ses avantages.

Conséquences sur la vie privée, par exemple. Autour de moi, les rapports amoureux sont extrêmement difficiles:

peu d'homme semblent prêts à en accepter les risques, même si, par ailleurs, les amitiés femmes-hommes semblent elles de plus en plus possibles. Une de mes amies parle de la «magie perdue»...

Et puis, près de moi toujours, une certaine forme de discours féministe autour de l'avortement a fait des ravages. En portant les revendications «sociales» pour l'accès libre et gratuit à l'avortement, trop de femmes ont négligé l'immense souffrance «privée» de trop de femmes. Derrière, ou plutôt en parallèle avec la volonté légitime de disposer de son corps, se cachent encore des dérobades, des trahisons, des désirs d'hommes et non de femmes. Je suis plutôt d'accord avec les Germaine Greer, les Edmonde Morin, qui soutiennent que la contraception moderne rend la femme souvent sourde à son corps, au profit d'une vision masculine de la sexualité, des rapports femmes-hommes, des rapports aux enfants ou à la communauté. Ce n'est pas nier tous les acquis que de les ré-interroger à la lumière des expériences accumulées. L'histoire des femmes prouve que l'avortement doit être accessible, mais... mais les «mais» sont énormes...

Quant aux alliances, je me méfie des coalitions trop larges. Je ne suis pas prête à dire «nous» avec toutes les femmes, simplement parce qu'elles sont des femmes. Pourquoi est-ce que je devrais m'allier aux femmes qui ont envoyé des trouses de Noël aux «contras» somozistes, avec celles qui militent dans le mouvement «R.E.A.L. Woman» ou qui défendent des positions d'intolérance religieuse? Avant d'être solidaire de ces femmes-là, il y a beaucoup d'hommes avec qui je me sens prête à travailler, même si le féminisme m'a permis de découvrir la sororité, cette merveilleuse complicité, possible seulement, je crois, entre femmes.



J. Bernier



MCCI

Et puis, il reste la question de la différence. En encourageant les femmes à devenir gérantes de banques ou garagistes, il faudrait s'interroger entre femmes sur le changement qualitatif qu'on espère ainsi favoriser. Quand on voit des jeunes filles d'aujourd'hui choisir délibérément des rôles traditionnels ou des métiers neutres, on peut se demander si elles ne reposent pas au mouvement des femmes, d'une façon maladroite mais plus radicale qu'il ne paraît, la question de l'identité propre des femmes et de la différence homme-femme.

Tout est important

Claire Bonenfant

Même dans le contexte actuel, où on parle de recul de la militance et de montée des valeurs conservatrices, le mouvement des femmes reste très vivant au Québec. J'y vois deux grandes raisons. La première, c'est que notre féminisme a su quitter rapidement le niveau des débats théoriques pour passer à l'action, contrairement à ce qui a pu se passer en France, par exemple. L'autre, c'est que malgré le retour du pendule, le mouvement des femmes s'appuie sur deux facteurs de progrès irréversibles: la multiplication de l'information et le contrôle de notre fertilité.

On dit que les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont plus féministes. Ça ne m'inquiète pas qu'elles disent rejeter nos revendications en théorie, parce que je constate que lorsqu'elles sont vraiment confrontées à une discrimination, elles ont des réactions féministes. Peu m'importe qu'elles ne veuillent pas reprendre nos mots si, devant l'oppression, leur attitude reste saine. Leur expérience n'est

pas la mienne mais elle n'a été rendue possible que par les premières victoires du féminisme.

Par ailleurs, leur attitude ne m'incite nullement à questionner le discours féministe. Ce que je dénonce plutôt, c'est la façon dont les hommes ont déformé notre parole dans les médias qu'ils continuent de contrôler. Incapables de la tolérer, ils ont fabriqué l'image de la féministe exacerbée et frustrée. Combien de femmes ont acheté ce miroir déformant? Si nos filles ne sont pas féministes, c'est aussi parce qu'elles ont avalé le discours des hommes sur nous.

Claire a été de toutes les batailles du mouvement des femmes: contrôle de la fécondité, programmes d'égalité des chances, politique de la famille, lutte contre la pornographie. Portée à la présidence du Conseil du statut de la femme pendant la deuxième moitié de la décennie, elle est aujourd'hui vice-présidente de la Fédération des femmes du Québec.

Betty Friedan écrit que «la véritable obscénité, c'est la pauvreté des femmes». Cela veut dire que la lutte contre la pornographie serait beaucoup moins urgente que la promotion économique des femmes. La formule est bien frappée, mais je trouve que ça ressemble un peu trop à un bon mot. Ce qui est dramatique dans le combat féministe, c'est que tout est important. On ne peut pas laisser tomber la bataille contre la pornographie: c'est notre intégrité qui est en cause.

S'il y a une priorité, à mon avis, elle est beaucoup plus large: c'est l'analyse politique et la conscientisation.

On parle des coalitions: on n'y a pas encore vu beaucoup de femmes qui aient acquis un peu de pouvoir. Durant la campagne électorale, nous avons essayé de regrouper les candidates des différents



partis; pensez-vous qu'il en est sorti une coalition? «Je me présente pour les hommes et pour les femmes», nous a-t-on dit.

Cette myopie ne touche pas que les politiciennes. Les femmes qui sont sur le marché du travail refusent de profiter des programmes gouvernementaux d'égalité des chances, d'«action positive» comme on dit en anglais: elles veulent arriver toutes seules, s'imposer à la force du poignet. Elles n'ont pas compris que c'est collectivement qu'on peut accéder à plus de responsabilités.

Or il ne s'agit pas ici seulement de quantité (plus de femmes gérantes de banque, ou garagistes, ou chauffeurs d'autobus, ou juges); il s'agit de qualité de vie. Sauf qu'on ne pourra pas agir au niveau qualitatif aussi longtemps qu'on n'aura pas le nombre. C'est une question de modèles à inventer. Au travail, écrit Betty Friedan dans *Le second souffle*, nos modèles ce sont des hommes qui ont du service à la maison, et à la maison, ce sont nos mères qui n'allaient pas travailler à l'extérieur. Quand il y aura assez de femmes gérantes de banque, elle pourront contester les modèles reçus et faire valoir leurs exigences, qu'il s'agisse d'horaires ou de rapports de travail. Encore une fois, le mouvement des femmes est profondément révolutionnaire et ne peut se permettre de laisser tomber aucune de ses priorités.

Le syndrome des purées

Ginette Boyer

Diplômée en théologie et membre du collectif L'autre Parole, Ginette fait partie de l'équipe de Relations depuis 1979. Après la naissance de Philomène (qui participe aussi à la table ronde avec tout l'enthousiasme de ses dix mois), elle est retournée à l'université, mère de famille à temps plein et étudiante à temps plein.

J'ai deux enfants en bas âge: vous ne vous étonnerez pas que je vous parle du privé. J'ai fait partie de groupes féministes qui ont travaillé au niveau théorique et au niveau pratique mais, depuis trois ans, le clivage se fait autrement. Pour moi il y a pratiquement deux mondes: le monde où il y a des enfants et celui où il n'y en a pas. Et de la même façon je distingue deux sortes de féminisme, selon qu'on tient compte ou non des enfants.



A.C.

Claire a élevé sa famille avant de travailler à l'essor du mouvement des femmes. Je fais l'expérience inverse: de la militance à la maternité, du désir de changement global aux tentatives de transformation des contraintes du quotidien. Disons que notre volonté de changer les relations hommes-femmes doit surmonter ce que j'appelle le «syndrome des purées» (comment se fait-il que celle qui a fini d'allaiter se réveille tout «naturellement» en train de lire la bible de Louise Lambert-Lagacée et de prendre en charge la préparation des purées?)

Nos projets de vie égalitaire se trouvent coincés entre le modèle de la mère nourricière dont nous avons hérité, nos aspirations de militantes et le manque d'éducation domestique de nos compagnons. Car même dans les meilleurs des cas, ils doivent apprendre sur le tas ce qu'on nous a inculqué par l'intermédiaire de nos poupées et de nos balais miniatures. En pratique, j'en viens à penser qu'on ne peut pas demander à toutes les femmes d'être sur tous les fronts: ce n'est pas facile à accepter pour celles qui ont une expérience militante intense, mais avec deux enfants à charge, tu ne peux pas décentement travailler, éduquer tes enfants et militer en même temps. Quelques-unes tiendront ce triple horaire de travail... mais à quel prix?

Le fait d'avoir des enfants multiplie les risques de pauvreté. On nous prépare au bonheur-réel-d'avoir des petits, mais pas à la réalité des problèmes financiers qu'entraîne leur arrivée. Même en connaissant à l'avance ces risques, je me demande combien de femmes choisissent malgré tout de mettre des enfants au monde... Tant que la concurrence réglera le marché du travail, avec ce que ça implique en manque d'équipements collectifs, les enfants seront aussi un handicap économique.

C'est vrai, comme on l'a dit, que tous les dossiers sont dramatiquement prioritaires. Mais dans le prolongement de mon



expérience avec mes filles, je m'en tiendrai aux questions d'éducation. Encourager nos filles à prendre toute leur place dans la société est sans doute indispensable, mais pour ça on a le vent dans les voiles (même si, à voir les choix de carrière des filles au secondaire et au cégep, on observe les mêmes hésitations que pour les travailleuses face aux programmes d'action positive...)

Le plus gros défi, en matière d'éducation, c'est encore d'apprendre à nos petits bonshommes à se définir autrement que par le pouvoir et la violence: là, il y a du chemin à faire... Transgresser le modèle masculin est beaucoup moins valorisé socialement. On manque d'appuis pour que notre imagination, notre audace puissent porter fruit. Le rapport de force hommes-femmes est pleinement présent là aussi: si le bébé qu'on porte beaucoup, c'est que ce sera sûrement un garçon... n'est-ce pas ma grouillante Philomène?

Un horizon chargé

Jocelyne Lamoureux

Jocelyne a été coordonnatrice de la Ligue des droits et libertés. Le mouvement des femmes, elle le sait radical, irréversible, et elle voit ses revendications rivées aux mêmes espoirs qui ont porté le mouvement ouvrier. Elle parle conjoncture et stratégie sans atténuer sa confiance dans la capacité des Québécoises de dénouer les impasses du moment.

Un des grands acquis de la décennie des femmes, c'est la prise de conscience, chez des femmes appartenant à toutes les couches de la société, qu'elles forment un groupe particulier et qu'elles peuvent s'organiser. C'est en somme la profonde démocratisation des idéaux féministes. Ceci dit, par rapport aux substantiels progrès réalisés, des nuages s'amoncellent à l'horizon.

D'abord, l'impact des nouvelles technologies, qui menace des secteurs d'emploi où les femmes constituent la majorité de la main-d'oeuvre, comme dans l'industrie du vêtement et le travail de bureau entre autres. Les femmes seront les premières à voir modifier sensiblement leur rapport au travail et, d'une certaine façon, leur rapport plus global au quotidien.

Ensuite, il y a la montée du conservatisme, non seulement en économie politique mais comme repli sur les valeurs traditionnelles; évidemment nous ne sommes ni la Grande-Bretagne de Thatcher ni les États-Unis de Reagan, mais ici aussi on remet à l'honneur l'esprit de compétitivité et l'agressivité individuelle et ici aussi on veut repenser toute la sécurité sociale.

Encore un exemple: les femmes face à l'État. Je ne pense pas qu'il existe ailleurs dans le monde un féminisme plus étatisé que le féminisme québécois. Toute la question du lien à maintenir, d'une part, et des ruptures nécessaires, d'autre part, entre un mouvement social comme le mouvement des femmes et les institutions politiques, reste un sujet crucial, à l'ordre du jour. Presque tous les organismes créés depuis dix ans vivent de subventions; mais quand les trois quarts de ton temps passent à négocier les moyens d'assurer ta survie, la militance a de quoi être en crise.

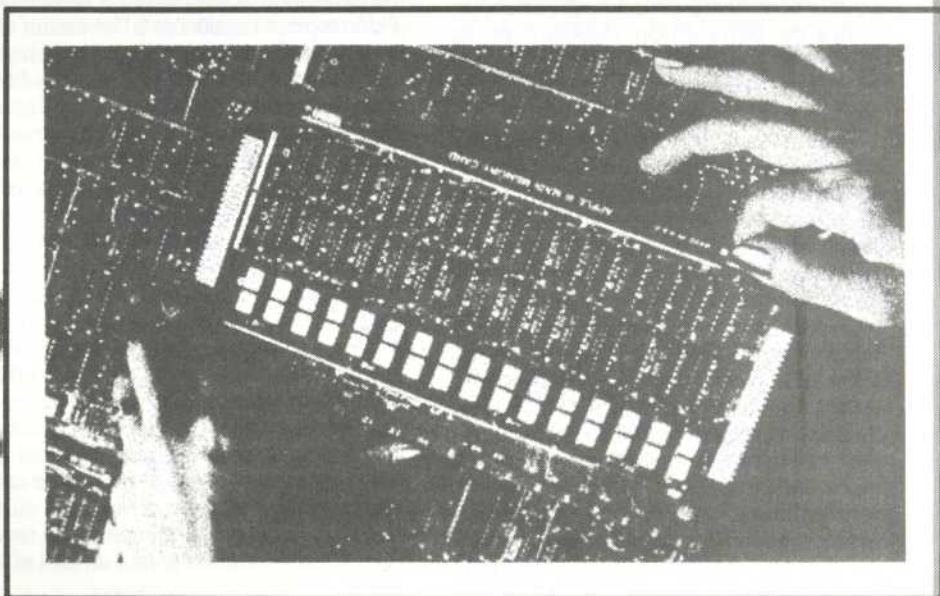
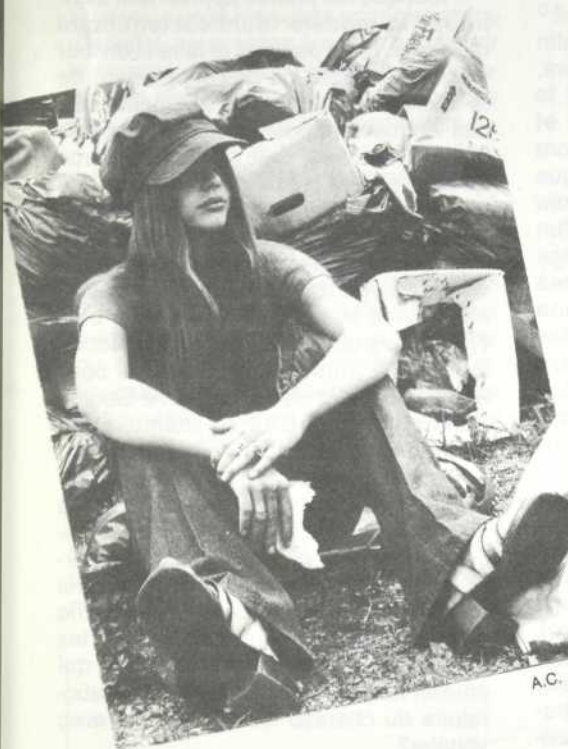
Autre exemple; nos alliances sur les politiques sociales et les législations sociales, contre les agressions et les violences de tout ordre, y compris la pornographie. Bien qu'il doive être souple et pluraliste, investir tous les niveaux de pouvoir, le mouvement se doit aussi de rester lucide. L'histoire nous déconseille les fausses alliances. Il serait suicidaire, à mon avis, de s'allier dans les coalitions à ceux et celles qui sont pour la peine de mort, contre l'éducation sexuelle dans les écoles, contre le contrôle des fonctions reproductives... Moi aussi, je veux lutter contre les images avilissantes de la femme, mais pas avec n'importe qui ni à n'importe quel prix.

D'un autre côté, je continue de croire que la lutte pour le droit au travail rejoint la lutte contre la pauvreté des femmes. Mais pour faire une place aux jeunes et aux femmes dans un marché restreint, faut-il saper les sécurités conquises par les travailleurs syndiqués? Je ne le pense pas. Il faut dépasser les dogmatismes et attaquer sur plusieurs fronts; pour le travail partagé mais aussi pour les normes minimales de travail et la syndicalisation multipatronale.

Nous devons rechercher les points de jonction avec le mouvement ouvrier et syndical. Et c'est possible, car le mouvement des femmes, au Québec, est beaucoup plus qu'un club de «pures et dures»: il a une ouverture qui lui permet d'aller plus profond et d'innover. ■

CENDRILLON ET MR. BYTE

par Heather Menzies



ici 1990, un million de femmes au Canada risquent de perdre leur emploi: l'informatique bouleverse le monde du travail et, plus particulièrement, les secteurs d'emploi traditionnellement occupés par des femmes.¹

Dans ce contexte, Cendrillon se cherche un emploi. Elle ira rencontrer Mr. Byte dans une industrie qu'elle croit prometteuse: la robotique (le design et la fabrication informatisés), la biotechnologie, les communications et l'informatique, ou l'intelligence artificielle. Malheureusement, Mr. Byte a déjà trouvé son monde. L'automne dernier, Statistique Canada dénombrait déjà plus de 3500 analystes programmeurs réduits au chômage; plusieurs milliers de techniciens se retrouvent dans la même situation.

On croit souvent que les nouvelles technologies vont créer des milliers et des milliers d'emplois dans le domaine de la recherche et de la conception. Je suis persuadée, au contraire, que la grande majorité des nouveaux emplois résulteront de l'application de l'informatique dans des secteurs aussi traditionnels que la comptabilité, l'urbanisme, les sciences infirmières ou le service social.

Dans tous ces domaines, le travail subit des transformations — ce qui impose de nouveaux apprentissages et un effort d'adaptation — mais l'essentiel de la tâche reste le même. Examinons quelques secteurs où les femmes ont opéré une percée importante ces dernières années.

Choisir une carrière

En administration, les femmes occupent près de la moitié des emplois mais on les retrouve surtout dans les postes subalternes, plus vulnérables à l'automatisation. Si vous vous dirigez dans cette ligne, vous aurez à travailler sur des «tableaux» (*spreadsheets*) et vous devrez fonder vos analyses sur des programmes de simulation. En gestion de personnel, l'ordinateur se chargera de tenir à jour les dossiers individuels; les gérants ou gérantes joueront le rôle de tuteurs, en conseillant leurs employés sur leur avenir professionnel, en mettant sur pied un centre d'apprentissage ou en retenant les services d'agences spécialisées dans la production de programmes d'apprentissage.

Les chimistes, en diététique ou dans l'industrie de l'alimentation par exemple, devront savoir utiliser de nouveaux appareils et être en mesure de rédiger des programmes d'analyse. Les dessinatrices de mode (un domaine en pleine expansion au Canada) donneront plus de temps à la création et à l'étude comparée des coûts et des bénéfices, puisque l'ordinateur leur fournira les prix mondiaux du coton ou de la soie ou le moyen de comparer rapidement les coûts de fabrication à l'unité. Déjà les travailleuses sociales, comme tous les professionnels du counseling, recourent à l'ordinateur pour repérer l'ensemble des ressources qu'un client puisse utiliser.

Ces quelques exemples suffisent à montrer qu'il y a beaucoup plus d'emplois en perspective dans des secteurs moins radicalement non traditionnels qu'en génie électrique ou en physique, deux domaines où l'offre d'emploi s'est accrue de moins de 200% en dix ans,

1. Extraits d'une conférence prononcée à Montréal, en novembre dernier, dans le cadre de la Conférence internationale sur l'avenir des filles.

contrairement à ce qui s'est produit dans les branches d'emploi évoquées plus haut.

Par conséquent, lorsque des jeunes femmes choisissent une carrière, elles doivent prendre en compte les applications de l'informatique, qu'il s'agisse de nursing ou d'économique, et intégrer à leur programme d'études une initiation à ces nouvelles technologies: un peu de théorie de système et de programmation pour le commerce et l'administration, un cours de conception assistée et de simulation par ordinateur pour le dessin de mode, la décoration intérieure, l'architecture ou l'urbanisme.

Pour elles d'ailleurs, cette approche indirecte de la haute technologie sera probablement moins ardue. Dans les industries de pointe, le harcèlement sexuel existe encore et les «copains» resserrent les rangs face à la concurrence de ces jeunes femmes dont l'arrivée menace leurs chances d'avancement. Dans les facultés de sciences pures et de génie, les étudiantes doivent se tenir pour affronter les traditions *machistes* d'un milieu de gars: la discrimination influence l'utilisation du matériel de laboratoire le plus dispendieux. Déjà au secondaire, les filles n'ont accès aux ordinateurs que pour le temps minimum prévu à l'horaire, tandis que les «bolles» (des garçons, bien sûr) les utilisent après la classe et que leurs clubs s'en font une chasse gardée.

Les filles et les sciences

Mais le problème est plus profond. La recherche a montré que les femmes sont exclues de la science et de la technologie bien avant d'arriver à l'école. Question d'éducation sans doute (le mécano contre la poupée), mais surtout question de culture, qui tient à l'histoire de la science moderne.

Celle-ci plonge ses racines jusque dans le premier monde construit par l'homme, la cité grecque, où Pythagore distinguait le principe du bien, créateur de l'ordre, de la lumière et de l'homme, et le principe du mal, créateur du chaos, des ténèbres et de la femme. Aristote, lui, fondait son système de la matière et de la forme sur la division des sexes; il faisait de la forme le principe mâle, dominant la matière femelle. La femelle est passive, disait-il, et le mâle actif.

À l'époque où Francis Bacon et René Descartes jetaient les bases philosophiques de la révolution scientifique et industrielle, le féminin évoquait la nature indisciplinée et la sphère désordonnée



A.C.

des émotions, tandis que le masculin représentait l'esprit dominant la matière, le contrôle de la nature et de tout le monde des émotions, irrationnel et inconnu. Les sciences modernes sont nées de cette révolution, de même que l'organisation scientifique du travail, dont l'idée remonte d'ailleurs à l'inventeur d'un ancêtre de l'ordinateur: Charles Babbage fut le premier à regarder les êtres humains non seulement comme une force de travail manuel mais comme des unités spécialisables dont le travail, divisé en une série de tâches coordonnées comme un mécanisme d'horlogerie, devrait son efficacité au contrôle du «manager».

Dans les années 50 et 60, les femmes sont arrivées sur le marché du travail sans poser de questions. Elles espéraient qu'on leur fasse un peu de place, même à temps partiel et pour un revenu d'appoint. Mais les nouvelles générations, qui vont passer au travail leurs années les meilleures, doivent être plus critiques. Les jeunes femmes ne devraient pas se croire obligées de s'adapter au monde du travail tel qu'il est présentement: cela reviendrait à compromettre et leur emploi et leur santé.

Je m'explique. Ce nouveau monde de la robotique et de l'intelligence artificielle est l'héritier de cette tradition intellectuelle où la tête domine le cœur, où l'esprit assujettit la nature et la matière. Si la société qui émerge de ce nouveau monde n'est pas soumise à une autre influence, réorientée dans une autre perspective, elle risque de nous faire entrer dans un monde cybernétique, dans une économie qui trouve à n'employer que quelques-unes d'entre nous et de ne faire appel qu'à une fraction seulement de nos ressources. Ce que j'espère, c'est que les femmes promeuvent cette autre perspective.

Remettre la technologie à sa place

Parce qu'il y a moins longtemps qu'elles sont entrées à l'usine et parce qu'elles y sont restées plutôt marginales, les femmes ont gardé vivantes des façons de voir qui sont le dernier pont qui nous rattache à l'époque préindustrielle, quand la science était encore cultivée dans la ferveur et pas uniquement pour l'argent. Ne serait-ce que par éclairs, nous portons la conviction que la science et la

technologie ont été et peuvent être autre chose que ce qu'elles sont devenues aujourd'hui.

Il faut que les jeunes apprennent à critiquer le modèle technoscientifique moderne. Elles peuvent le faire si on leur raconte l'histoire du développement de la science et la recherche alternative que des femmes ont poursuivie. Ces femmes ont été oubliées, non seulement parce qu'elles étaient femmes, mais parce que leur approche plus globale et plus intuitive faisait éclater le cadre institutionnel.

Prenons Rosalind Franklin: en découvrant la structure hélicoïdale de l'ADN, elle ouvrait la voie aux travaux de trois chercheurs couronnés par le prix Nobel. Pensons à Sophie Germaine qui, pour être publiée, dut prendre (comme George Sand ou George Eliot en littérature) un pseudonyme masculin: elle signait M. LeBlanc sa correspondance avec le mathématicien Gauss. L'un de ses articles mérita un prix de l'Académie des sciences de Paris (dont, par ailleurs, les portes se fermèrent devant Marie Curie). Qui se rappelle Émilie de Breteuil (Madame du Châtelet), qui traduisit en français les *Principia mathematica* de Newton et qui étudiait les propriétés du feu dans le laboratoire du château qu'elle habitait avec Voltaire?

Si l'on faisait une place à ces femmes dans les manuels, je suis sûre que les sciences paraîtraient moins étrangères aux étudiantes, surtout si on prenait la peine de faire voir qu'elles ne travaillaient pas seulement comme des scientifiques qui se trouvaient être des femmes, mais comme des femmes de science.

L'histoire ainsi relue peut inspirer celles que rebute la science harnachée par la haute technologie. Marcher sur les traces des Barbara McClintock et des Ellen Swallow², c'est retrouver le sens des valeurs et remettre la technologie à son rang d'outil.

Vous serez médecin? Insistez à la faculté pour qu'on aborde les questions d'alimentation, les produits sans marque, des problèmes sociaux comme celui des femmes battues. Quand viendra le

2. La généticienne Barbara McClintock, prix Nobel de médecine, alliait le sentiment et l'intuition à l'analyse et à la recherche objective traditionnelle, réconciliant ainsi l'esprit d'observation cher aux naturalistes et la méthode expérimentale privilégiée par le XXe siècle. Ellen Swallow fut la première femme à enseigner au département de chimie du M.I.T. Elle tenait à rencontrer les gens et à faire devant eux des expériences pratiques, par exemple en analysant des échantillons d'eau potable. Avec les années, elle lança une science interdisciplinaire nouvelle qu'elle appela «écologie»...

moment de pratiquer, vous serez en mesure de promouvoir une médecine préventive et de traiter des personnes au lieu de soigner des parties d'organismes. Et si vous vous retrouvez administratrice d'hôpital, vous aurez à cœur de ralentir le courant «high tech» au profit de l'auto-gestion des patients et d'une approche plus collégiale des soins hospitaliers.

Si vous allez plutôt dans l'enseignement, vous résisterez à la mode actuelle: au lieu de réduire l'éducation à un ensemble d'apprentissages visant à ajuster les gens au système technologique, vous lui redonnerez sa vraie place dans une société démocratique. Si vous vous orientez vers la recherche, vous pourrez rouvrir certaines voies fermées par l'industrialisation, de la fabrication artisanale du fromage canadien aux techniques de tissage traditionnelles en Inde ou en Afrique.

Et si vous choisissez l'administration, vous pourrez vous appliquer à réduire les horaires de travail et à décentraliser. D'abord parce qu'au rythme où la technologie réduit la charge de travail, il faut

dra bien partager le boulot qui restera, du moins aussi longtemps que l'emploi continuera d'être le moyen de répartir les revenus. Ensuite, pour aider les gens à intégrer leur vie personnelle et leur travail.

Savoir vivre

Mais, je l'ai dit plus haut, les femmes jouent leur santé en s'adaptant au monde du travail tel que nous le connaissons: pensez au «burn-out» des supermarchés et au taux croissant d'infertilité...

Si vous épousez un Mr. Byte (j'en connais qui travaillent 60 heures et plus par semaine, donc le soir et en fin de semaine), vous risquez le divorce, et, en plus, tout l'entretien de la maison vous retombera sur le dos avec le soin des enfants, si vous en avez.

Sachez aussi que si vous optez pour une carrière professionnelle plutôt que pour un emploi gagne-pain, vous devrez faire du temps supplémentaire pour asseoir votre réputation et gagner de

l'avancement. Par ailleurs, au Canada, il n'y a place que pour un enfant sur six dans les garderies. Il vous faudra aussi compter la distance entre la maison, votre lieu de travail et la garderie, et le temps qu'il faut pour aller d'un endroit à l'autre deux fois par jour.

Pas facile d'intégrer tout cela...

On comprend que les femmes attendent d'approcher la trentaine pour avoir leur premier enfant. Mais de plus en plus de femmes découvrent que les techniques du contrôle de la fertilité — qui semblaient devoir les libérer — les ont rendues stériles. De 1972 à 1982, le nombre de grossesses ectopiques au pays est passé de 2500 à 5000...

Je ne dis pas cela pour vous effrayer. Encore moins pour vous décourager d'entreprendre une carrière en science. Mais je vois dans ce problème un symbole de notre époque. Il nous rappelle que si nous sacrifions nos propres priorités au système, au lieu de lutter pour sa transformation, nous mettons en danger notre héritage le plus précieux, notre pouvoir de reproduction. ■

EN APPOINT

Ces pistes bibliographiques ne couvrent pas, évidemment, l'ensemble des questions liées à l'essor du mouvement des femmes mais voici d'abord quelques livres québécois qui peuvent faire office d'ouvrages de référence parce qu'ils exposent les présupposés de l'analyse féministe, des statistiques récentes ou une synthèse des principaux problèmes à l'ordre du jour.

- Conseil du statut de la femme, *Les femmes, ça compte*, mise à jour de *Des femmes et des chiffres*, ensemble de statistiques du dernier recensement fédéral (1981), choisies et présentées par une équipe sous la direction de Suzanne Messier, Québec, 1984.
- Collectif CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Ed. Quinze, 1982, 521 p.
- En collaboration, *Devenir de femmes*, coll. «Cahiers de recherche éthique», no 8, Montréal, Fides, 1981.
- Lavigne, M. et Pinard M., *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, 430 p.
- Saint-Jean, Armande, *Pour en finir avec le patriarcat*, Montréal, Ed. Primeur, 1983, 330 p.

Comme le sujet évolue vite, les périodiques sont parfois «en avance» sur les livres. Voici donc quelques revues québécoises pour prendre connaissance de nouveaux développements ou creuser une question particulière.

- en kiosque: *Châtelaine*, *La Vie en rose*.
- Par abonnement: *La Gazette des femmes*, publiée par le Conseil du statut de la femme, 8 rue Cook, Québec G1R 5J7 (gratuit); *Le RAIF*, revue d'information pour les femmes, publiée par le Réseau d'action et d'information

pour les femmes, C.P. 5 Sillery G1T 2P7 (15\$ pour 12 numéros).

À propos des femmes dans l'Église...

Il n'y a pas que les organisations chrétiennes qui s'intéressent aux femmes dans l'Église. On a donc tout intérêt à ouvrir grand les yeux. Signalons toutefois un classique, une publication québécoise récente et quelques revues.

- Quéré, France, *Les Femmes de l'Évangile*, Paris, Seuil, 1982.
- Dumais, Monique, *Les femmes de la Bible. Expériences et interpellations*, coll. «De la Parole à L'Écriture», Société catholique de la Bible / Éditions Paulines, Montréal, 1985, 96 p.
- Le bulletin *L'autre Parole*, publié par le collectif du même nom, signale et recense les nouvelles parutions: C.P. 393, Succ. «C», Montréal H2L 4K3.
- Le bulletin *Femmes et hommes dans l'Église*, 14 rue Saint-Benoît, Paris 75006.
- *Communauté chrétienne*, «Les femmes, de l'Église à l'Évangile», no 141, mai-juin 1985.
- *Concilium*, «Les femmes invisibles dans l'Église et dans la théologie», no 202 (1985) et «Les femmes dans une Église masculine», no 154 (1980).
- *Migrations*, revue publiée par le Conseil Oecuménique des Églises; son numéro 35 (1985) est consacré au congrès de Nairobi.
- *Prêtres et pasteurs*, «Femmes et pasteurs» (mai 1984) et «Femmes dans l'Église» (mai 1983).

Les Éditions Paulines et les Éditions Bellarmin publient régulièrement des ouvrages sur ces questions.

Ginette Boyer

Les femmes et l'Église américaine

DEBOUT DEVANT L'HÔTEL

par Maria Riley

Center of Concern, Washington



NC / Bob Strawn

Washington, le 11 nov. 85: manifestation du groupe Women Church Convergence devant l'hôtel où siègent les évêques catholiques.

En 1983, la conférence épiscopale américaine annonçait son intention de publier une lettre pastorale sur les femmes; cette décision survenait au terme de huit années d'une lutte constante menée par des femmes pour soulever la question de la justice envers les femmes dans l'Église.

Il n'y a pas si longtemps, on n'imaginait même pas que les femmes pourraient avoir quelque chose à dire. En 1975, à Détroit, lors de la première conférence sur l'ordination, Elizabeth Carrol devait expliquer:

«Nous ne sommes pas toute l'Église et nous ne prétendons pas prendre la parole au nom de toute l'Église. Certains pourront même nous contester le droit de nous réunir comme Église puisque nous n'avons pas été convoquées par nos

supérieurs ou par un membre de la hiérarchie. Nous aurions été heureuses de répondre à une telle invitation mais aucune ne nous a été adressée. Par conséquent, nous assumons notre part du dialogue publiquement, non pas officiellement, mais néanmoins comme Église...»

Par contre, en 1984, c'est le comité épiscopal de la pastorale qui organise des audiences, dans les diocèses et au niveau national, et qui invite les femmes à venir y prendre la parole...

Mais, durant ces audiences, la première chose que les évêques se font dire, c'est qu'ils feraient mieux de renoncer à leur projet de lettre pastorale. Une déclaration de ce genre, leur dit-on, ne ferait que confirmer par un exemple de plus l'existence du problème: des hom-

mes enseigneront aux femmes ce qu'elles sont et quel rôle leur revient «selon leur nature». Le comité épiscopal tente alors de corriger son tir en s'orientant vers «une réponse pastorale aux préoccupations des femmes». Cela ne suffit pas à calmer toutes les appréhensions et le processus de consultation se poursuit dans la controverse.

On craint, par exemple, que les femmes ne puissent pas vraiment participer à l'élaboration de la fameuse déclaration pastorale; pour répondre à cette inquiétude, les évêques invitent des femmes à siéger avec eux, en nombre égal, au comité de rédaction. Et comme ils s'étaient engagés à écouter avant d'écrire, ils tiennent des audiences nationales, à huis-clos, d'abord à Washington puis à Chicago. Aussitôt, pour protester

contre ce huis-clos, un groupe de femmes organise des audiences parallèles. Dans l'espoir d'éteindre les soupçons que faisait naître le caractère privé de ces consultations, le comité décide alors de publier le compte-rendu des audiences dans la revue *Origins*, l'organe officiel de la conférence épiscopale catholique des États-Unis. Puis il invite tous les évêques à tenir des audiences dans leur propre diocèse et à lui en communiquer le rapport. Toutefois, cette procédure est facultative et sa mise en oeuvre varie d'un diocèse à l'autre. Les rapports doivent être déposés ce printemps.

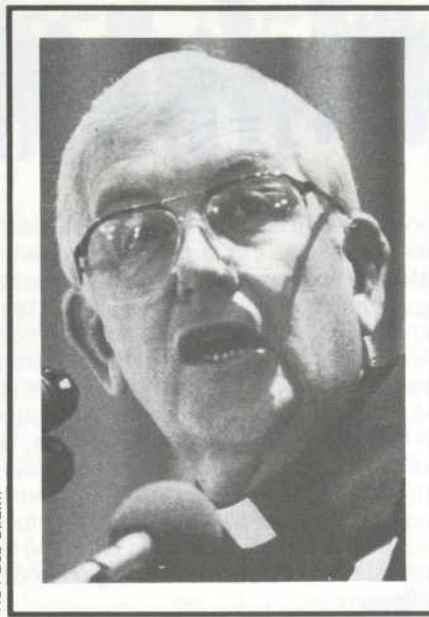
Les enjeux

Pour la secrétaire exécutive du comité, S. Mariella Frye, les audiences n'ont pas donné lieu à beaucoup de surprises. Depuis dix ans, ce sont toujours les mêmes questions qui restent au centre du débat et qui attendent une solution. Dans l'Église, la pleine reconnaissance de la personnalité des femmes, leur participation à la prise de décision, l'ordination et les ministères, la sexualité et le contrôle des fonctions reproductives, le mariage et la famille, et, bien sûr, la justice envers les femmes. Dans la société, les problèmes majeurs concernent la féminisation de la pauvreté, l'égalité des chances, le salaire équitable, les droits en matière de procréation et la violence faite aux femmes.

Ce qui frappe, cependant, d'un bout à l'autre de cette consultation, c'est la diversité des opinions des intervenantes. Les unes se sentent soutenues, appréciées, épanouies, dans le cadre actuel de la discipline de l'Église et dans le rôle que la société leur reconnaît. D'autres vivent douloureusement la double oppression de l'Église et de la société.

Un évêque s'inquiète de constater que ce sont surtout les éléments plus conservateurs, satisfaits de la situation présente, qui participent aux audiences tenues dans son diocèse. Si la chose se reproduit ailleurs, c'en sera fait de l'appel au changement. Ce phénomène pose une grave question. Les femmes qui ont lutté si fort pour se faire entendre dans l'Église ont-elles perdu espoir? Estiment-elles que le processus de consultation n'a plus de sens du moment que les grands dossiers - l'ordination, la sexualité, le patriarcat - sont bloqués à Rome?

La lettre pastorale sur les préoccupations des femmes n'est pas le seul indice, pourtant, de l'écoute des évêques. Ceux-ci viennent de rendre publique la deuxième version de leur message sur l'économie américaine et ce texte met



NC / Bob Strawn

Mgr James Malone, président de la conférence épiscopale américaine.

en relief les grands problèmes économiques et socio-culturels auxquels les femmes doivent faire face: discrimination dans le traitement, le salaire et l'emploi, familles monoparentales, pauvreté des femmes âgées. Sauf pour un accès de myopie, qui conduit à ne reconnaître que des hommes parmi les disciples de Jésus, le nouveau texte adopte une symbolique et un langage moins sexistes que la première version.

L'impulsion est donnée: on tend de plus en plus à voir les femmes comme des partenaires dans l'Église et dans la société. Mais il y a aussi des signes moins encourageants. C'est ainsi qu'au dernier synode, le rapport présenté par Mgr Malone sur l'état de l'Église américaine présente «un féminisme séculier exagéré» comme l'un des «problèmes» de la vie catholique aux États-Unis. Dans une interview accordée au *New York Times*, le président de la conférence épiscopale explique que l'Église doit être en dialogue avec le féminisme. Ce dialogue est, en effet, essentiel pour l'Église comme pour les femmes: reste que le langage choisi par Mgr Malone préjuge négativement du mouvement féministe et exclut une vraie réciprocité.

Coups de frein

Par ailleurs, plusieurs communautés religieuses féminines aux États-Unis ont le sentiment d'être soumises à une «herméneutique du soupçon» émanant du Vatican. Qu'il s'agisse des tractations avec la Sacrée Congrégation pour les reli-

gieux et les instituts séculiers à propos de la refonte de leurs constitutions, de la création d'une commission épiscopale d'enquête sur la vie religieuse, ou encore des négociations qui traînent en longueur entre les supérieures majeures et la Sacrée Congrégation au sujet des «signataires» d'un manifeste prônant le dialogue sur l'avortement dans une société pluraliste, bien des religieuses se sentent aujourd'hui l'objet d'une surveillance abusive et imméritée.

Pour ce qui est des constitutions des communautés, le litige porte sur plusieurs points névralgiques: l'habit religieux, les structures de gouvernement et la vie communautaire. Le fond du débat semble bien toucher le sens même de la vie religieuse apostolique dans la société contemporaine. La Sacrée Congrégation défend un modèle fortement traditionnel, tandis que les communautés féminines américaines mettent l'accent sur leur charisme (l'intuition originale des fondatrices) et sur l'expérience de leurs membres en communauté et dans le ministère.

La commission Quinn, présidée par l'archevêque de San Francisco, a été instituée par Jean-Paul II en 1983. Son mandat officiel concerne les instituts de prêtres, de frères et de soeurs, et effectivement les trois évêques-commissaires rencontrent des porte-parole des instituts masculins et féminins. Mais on répète à droite et à gauche que les communautés féminines étaient et sont toujours spécialement l'objet du souci du pape. La commission a invité les évêques américains à prendre contact avec les communautés de leurs diocèses; le fait que de nombreux évêques aient seulement trouvé le temps de convoquer des religieuses n'est pas pour apaiser la rumeur.

À l'heure qu'il est, la commission et les communautés ont entamé la deuxième ronde de leurs discussions, portant sur les six problèmes qui se dégagent de la première série de rencontres: consécration et mission, témoignage et identité religieuse, obéissance, structures de gouvernement, vie communautaire et charisme. Ces questions font écho aux difficultés soulevées par la Sacrée congrégation à propos des nouvelles constitutions. Et il faut savoir que le dernier sujet, le charisme, n'a été rajouté qu'à la suite des pressions des deux conférences de supérieur(e)s majeur(e)s.

Les «signataires»

Mais la situation la plus pénible, et de loin, résulte de l'année de pourparlers entre la Sacrée Congrégation, les supérieures et les signataires du texte d'une annonce parue dans le *New York Times* à



A.C.

propos de l'avortement et du dialogue dans l'Église. Au cours de la campagne électorale de 1984, l'archevêque de New York, Mgr J.J. O'Connor, et Mme Geraldine Ferraro, candidate démocrate à la vice-présidence, se sont affrontés publiquement sur la question du droit à l'avortement dans une société pluraliste. C'est le 7 octobre, au moment où ce débat atteignait son point culminant, que parut dans l'édition dominicale du *New York Times* un appel au dialogue, payé par le «*Catholic Committee on Pluralism and Abortion*» et signé par 80 catholiques, hommes et femmes, laïques et religieux, dont 24 religieuses.

La conférence des évêques des États-Unis, lors de ses assises nationales de novembre 1984, répondit par une mise au point rappelant «l'enseignement clair et constant de l'Église: l'avortement choisi délibérément est objectivement un mal. Il n'est pas un choix moralement légitime». La Sacrée Congrégation pour les religieux et les instituts séculiers, cependant, devait user de plus de sévérité. Dans une lettre adressée aux supérieures de chacune des signataires membres d'une communauté religieuse, la Congrégation exigeait le ren-

voi au cas où les signataires refuseraient de se rétracter. Les supérieures publient alors un communiqué, rédigé avec le plus grand soin, où elles font savoir qu'elles cherchent une solution «respectueuse de la conscience» de leurs consœurs. Une solution «qui soit profondément juste et qui respecte les consciences de toutes les personnes en cause sans négliger la complexité du problème doctrinal et pastoral». «Responsables du bien de leurs communautés», elles entendent à la fois «respecter les religieuses qui ont signé la déclaration et défendre le magistère de l'Église».

Pendant plus d'un an, les signataires, les supérieures, la Sacrée Congrégation et des représentants de la hiérarchie ont multiplié les réunions pour trouver une solution juste pour tout le monde. Jusqu'à présent, six signataires seulement ont pu en arriver à un accord. L'été dernier, on espérait être enfin parvenu à une entente globale, mais la Sacrée Congrégation n'a pu accepter le projet préparé par les signataires et leurs supérieures. Lors de la dernière rencontre de travail entre les religieuses et leurs responsables, du 19 au 21 décembre dernier, on s'est entendu pour dire que «la réaction de la Sacrée Congrégation à la déclaration sur le pluralisme et l'avortement a suscité ce qui devient une controverse prolongée sur l'autorité dans l'Église».

Le ministère

Pendant ce temps, la vie paroissiale continue de dépendre largement des ministères exercés par des femmes. Une étude sur la paroisse, coordonnée par une équipe masculine et publiée par l'Université Notre Dame, fournit des statistiques qui ne surprendront pas beaucoup les femmes. On y indique, par exemple, qu'à 85 % ce sont des femmes qui préparent et ornent l'autel, que l'enseignement du catéchisme et le parrainage des catéchumènes sont assumés par des femmes à 80 %; qu'elles représentent 75 % des catholiques inscrits à des cours de Bible et à des groupes d'étude, et 80 % des membres des groupes de prière. Elles sont près de 60 % des personnes engagées dans les programmes de loisirs et les ministères auprès des jeunes, et plus de 85 % de celles qui s'emploient à soulager les pauvres,

les malades, les personnes seules, les handicapées. Les femmes sont largement majoritaires dans le travail pour la justice et la paix.

Il est particulièrement significatif qu'elles forment 52 % des conseils de pastorale et que, dans 58 % des cas, le «paroissien le plus influent» est une femme. Néanmoins, en dépit de ces faits, l'expérience des femmes en paroisse reste ambiguë et continue de dépendre entièrement de l'attitude du curé. L'utilisation d'un langage non sexiste, dans la liturgie et dans le bulletin paroissial, doit être conquise paroisse par paroisse... Et les filles n'ont toujours pas le droit de servir la messe.

Par ailleurs la formation que reçoivent aujourd'hui les séminaristes n'inspire pas beaucoup d'espoir pour l'avenir. L'enquête conduite par Mgr Marshall sur la vie et l'enseignement dans les séminaires a porté une attention toute particulière au rôle joué par les femmes dans le processus de formation. L'une des conséquences de son rapport a été d'interdire aux femmes la direction spirituelle des futurs prêtres.



Il est encore trop tôt pour évaluer l'impact à long terme du mouvement des femmes sur la vie de l'Église. Les signes d'espérance côtoient les indices d'une forte résistance à tout changement fondamental touchant la place et le rôle des femmes dans l'Église. La plupart des Américaines savent maintenant que le processus de changement sera long et difficile.

En novembre dernier, lors des assises de la conférence épiscopale, le groupe «Women Church Convergence» célébra une vigile devant l'hôtel où siégeaient les évêques. Leur communiqué va droit à l'essentiel:

«Nous nous tenons ici, à l'occasion de la session annuelle de la Conférence nationale des évêques catholiques, sans rien leur demander, mais simplement pour partager avec le peuple de Dieu l'expérience des femmes dans l'Église. Notre joie et notre peine, notre souffrance et notre aliénation, nos services et nos besoins n'ont pas trouvé à s'exprimer vraiment dans les cathédrales de nos diocèses et dans les hôtels où des évêques choisissent de discuter de notre sort. En dépit de tout ce qu'on voudrait faire croire, le fait demeure que les femmes sont exclues des processus de décision hiérarchiques.» ■

LETTRE À MES FILLES

par Marie Gratton Boucher



Cordélie, ma grand-tante et Corinne ma grand-mère, qui toutes les deux ont bercé les insomnies de mon enfance, l'une en chantant et l'autre pas, aimaient à parler par sentences.

«Il y a un moment pour tout et un temps pour tout sous le ciel, comme disait maman», se plaisaient-elles à observer à tout propos.

Leur mère, c'était Émilie. Je l'ai souvent évoquée devant vous. À travers le souvenir de ses filles et de Pauline votre grand-maman, elle était devenue une figure épique, une sorte d'héroïne dont l'histoire aurait bien à tort négligé la mémoire. Enfant, j'étais inconsolable de ne pas l'avoir connue et de n'avoir jamais pu dénouer, par espièglerie, les attaches de son tablier de taffetas noir, sa coquetterie! Comme la femme parfaite de l'Écriture, douée de tous les talents, rompue à tous les travaux, elle avait été la fierté de Louis, son mari, et ses enfants reprénaient sans cesse son éloge. Une femme comme en rêvait l'auteur du livre des *Proverbes*! Elle agissait et parlait comme un bon livre, aussi lui attribuait-on volontiers la maternité du passage fameux de l'*Écclésiaste*: «Il y a un temps pour tout». Sa vie et ses propos avaient leur poids de sagesse. C'était une femme forte. Voilà ce que j'ai retenu.

«Il y a un temps pour enfanter et un temps pour mourir». Et entre les deux, un temps pour laisser vivre la vie qui a jailli de soi, fruit tangible du désir, de l'amour, de la confiance, de la ferveur de sa jeunesse. De ma jeunesse, accordée à celle de Claude dont vous portez le nom et les traits. Avec vous j'ai vécu bien des temps. Mille occasions de m'émerveiller et de m'attendrir, de rire et d'exulter, comme aussi des temps plus durs où j'ai grondé, sévi, gémi, tremblé. J'ai connu des moments pour parler et d'autres pour me taire, un temps pour vous garder et un temps pour vous laisser partir. Et je compte bien avoir l'éternité pour continuer à vous aimer tout le temps!

Aujourd'hui je m'offre du bon temps, en prenant celui de vous écrire, non pas d'abord comme à mes filles, mais comme à des jeunes femmes qui ont à inventer la vie avec les moyens du bord... parmi lesquels chaque génération aime bien faire le tri, pour choisir ce qui dans l'héritage mérite de devenir projet.

À la maison, quand j'étais gamine, le féminisme n'était pas une question d'idéologie, c'était une question de pain¹. Les trois femmes qui m'ont élevée (eh oui, elles ont dû s'y mettre à trois), ne

1. Le Père Sertillanges avait déjà compris cela au début du siècle.

dissertaient pas sur le mot, mais elles connaissaient la chose. Toutes trois savaient les rudes exigences de l'autonomie financière dans un monde où le principe du salaire égal pour les femmes en emploi avait encore les allures d'une utopie. Dans une société orchestrée pour des couples et un marché du travail modelé pour des hommes, sans mesures décentes d'assistance sociale pour les personnes âgées, Pauline, Corinne et Cordélie, la mère seule, la veuve et la célibataire, ne jouissaient pas d'une vie aisée. Mais elles avaient la vaillance, la débrouillardise et l'intelligence tissées serrées. Leur combat pour la survie et pour l'amélioration de leur condition de femmes n'a pas fait la manchette, mais il a, d'une manière indélébile, marqué ma vie. Et la vôtre aussi, assurément.

Avec des mots, avec des gestes, je vous ai fait partager le lot de leurs échecs et de leurs réussites, de leurs déceptions et de leurs espoirs, de leur lassitude et de leur ferveur. Elles ont rêvé pour moi et, sans encore savoir votre nom ni sans avoir eu la chance de reconnaître leur propre jeunesse sur votre visage, elles ont rêvé pour vous. Avec l'imaginaire disponible de leurs temps, de leur milieu.

Je vous dois une confiance, moi, je n'ai pas beaucoup rêvé pour vous. J'avais à peine commencé à le faire que déjà vous me devanciez, en traçant des cartes, en dressant des itinéraires où il m'était parfois malaisé de vous suivre. Vous n'aviez et n'avez encore que faire de mes rêves. Vous suivez votre propre étoile. Pendant que je débats d'action positive, que je fustige le sexisme de l'Église et de la société, que je dénonce les stéréotypes qui sévissent partout, discrètes, vous vous taisez... mais vous

faites votre bout de chemin. Sans porter de bannières ni scander de slogans, vous menez à votre manière la lutte pour l'amélioration de votre condition de femmes.

Certains acquis sont fragiles, vous le sentez bien, mais vous aimez penser que les "grandes" luttes, celles qu'on livre sur la place publique, sont derrière vous. Le droit de vote, le salaire égal, l'accès aux métiers non traditionnels, le contrôle de votre fécondité, l'égalité juridique de la femme mariée, tout cela vous le tenez. Il vous reste les «petites» batailles, celles qu'on gagne ou qu'on perd devant l'évier et l'armoire à balais. Vous vous y exercez avec plus de talent que moi, j'ai déjà d'ailleurs profité de quelques-unes de vos leçons! Vous savez négocier. À votre âge, j'avais le coeur plus près que vous du tablier.

Mais à peine la première décennie des femmes s'achève-t-elle que déjà, on parle de la deuxième. Cela doit tout de même vouloir dire quelque chose. J'y vois le signe que nous sommes toutes appelées à être des pionnières. Toujours. Inlassablement il faut frayer des chemins qui autrement se refermeraient vite derrière les pas de nos devancières, il faut défricher des territoires où on nous perçoit encore comme des intruses, qu'on nous accuse d'usurper, qu'on nous oblige sans répit à défendre. Le temps des semailles n'en finit plus. Et puis, certaines terres sont fort arides. Vous me voyez depuis longtemps m'éreinter à faire fleurir une graine chétive que j'appelle justice et égalité pour les femmes dans l'Église. Vous souhaiteriez, je pense, me voir cultiver un autre jardin, promis à des récoltes plus abondantes et moins tardives. Comme tant d'autres, vous jugez ce com-

bat sinon inutile, du moins un peu dépassé.

«Maman tu es dépassée». J'ai déjà entendu cela quelque part, avec un serrement au coeur. Depuis j'ai réfléchi. Il est bon d'être dépassée. Comment autrement mesurerait-on l'amplitude de l'horizon qui s'offre à l'exploration et à la conquête si personne, jamais, ne prenait devant soi une ou plusieurs longueurs d'avance? Où trouverait-on le goût et la force d'avancer si, au moment où la fatigue tenaille et où le souffle se fait plus court, une alliée plus rapide, plus alerte, moins usée par la course, moins préoccupée par le nombre des obstacles et l'éloignement du but, ne venait pas, en nous dépassant, nous couper un peu le vent et nous redonner un nouvel élan?

Maman avait rêvé pour moi. Elle me voulait forte. Elle me souhaitait heureuse certes, mais plus encore, elle me voulait forte. Elle me savait trop sensible pour être promise à une innocente béatitude, mais le fait que j'étais volontaire la rassurait: je ferais mon chemin. Et vous, vous faites le vôtre. En route vous croiserez d'autres femmes qui n'ont pas eu votre chance, que la vie a plus malmenées que vous. Il faudra partager leur combat et celui des hommes de bonne volonté pour inventer un avenir meilleur.

Si un jour vous décidez d'assurer «la suite du monde» en nous donnant des petits-enfants à Claude et à moi, faites-nous des êtres qui vous ressemblent. Je sais votre réserve et votre exubérance, vos lenteurs et vos impatiences, votre fine intelligence et vos coups de coeur, votre autonomie et votre indépendance d'esprit, et c'est ainsi que je vous aime, Doudouchka et petite Marie, vous les femmes de ma vie. ■

CASSETTES DU WEEK-END BIBLIQUE

Procurez-vous les cassettes des quatre conférences présentées au Week-End biblique par Jean Martucci:

1. Jésus, sauveur des méprisés
2. Jésus, témoin des grands pardons
3. Jésus, logique jusqu'au bout (la Passion)
4. Jésus, maître de prière (le Pater)

Prix: 6\$ l'unité - 20\$ la série de 4 (+ 20% pour taxe et frais d'envoi)

AVIS IMPORTANT À TOUS CEUX QUI ONT DÉJÀ CES CASSETTES: à cause d'un problème technique, la face B de la cassette 3 (la Passion) n'a pas été enregistrée. Vous êtes priés de nous retourner votre cassette défectueuse afin que nous puissions vous la remplacer, sans frais de votre part. Merci de votre compréhension.

SØCABI

Société catholique de la Bible, 7400, boul. St-Laurent 519, Montréal H2R 2Y1 (514) 274-4381

NOTRE RELIGION POPULAIRE

par Julien Harvey



Photos: Paul Hamel

«Les icônes ne sont pas seulement conçues comme des livres pour la contemplation du peuple, mais elle sont une matière chargée de l'énergie et de la grâce puissante de Dieu.» (Saint Jean Damascène, VIIIe siècle)

Rappelons d'abord brièvement quelques faits. Le 9 janvier dernier, les journaux rapportent que dans une résidence de la banlieue de Montréal, à Ste-Marthe-sur-le-Lac, une statue de la Vierge pleure des larmes de sang et que «sainte» une

reproduction de l'icône de Marie Porte du Ciel¹. Aussitôt, tous les médias sont en alerte: photos, interviews, reportage aux nouvelles de la TV. Mais dès ce moment, également, l'évêque de St-Jérôme, Mgr Valois, met en doute l'interprétation merveilleuse de l'événement. La couverture par les médias et le flot continu de pèlerins (plusieurs milliers par jour) se poursuivent pendant cinq jours, du 10 au 14 janvier. Le 14, les trois personnes impliquées depuis le début dans cette affaire rencontrent l'évêque auxiliaire, Mgr Saint-Gelais. Le même jour, des analyses de l'Institut Armand-frappier et des Laboratoires Technitrol révèlent que les suintements sont faits de graisse animale et d'huile végétale. Le sang est du sang humain. Le lendemain, 16, tous les médias dénoncent la supercherie. Le 17, un des animateurs du nouveau pèlerinage reconnaît, devant témoin, avoir placé le sang (le sien) et la graisse sur les statues et les icônes. La municipalité fait fermer la maison au public. L'épisode est terminé.

Malgré le caractère relativement bénin de cet épisode, il

1. La statue est une reproduction, montréalaise, fabriquée en série, d'une Madone chère au padre Pio, Rosa Mystica. L'icône est également une reproduction, fabriquée en grande série, de Marie, porte du ciel (la *Portaissa* des chrétiens orientaux); la cathédrale St-Nicolas de Montréal possède la copie peinte, il y a plus d'un siècle, de l'original grec du IXe siècle. À souligner que les icônes ne font pas partie de notre patrimoine religieux populaire.

demeure stupéfiant. Laissant dans l'ombre l'élection du premier ministre de la Province, faisant oublier le terrorisme international, l'événement a captivé tout le monde et obtenu une couverture inouïe². Et il a fait courir beaucoup de gens, de toutes les classes sociales, comme tous ont pu le constater par les interviews à la télé ou dans les journaux. Les autorités ecclésiastiques ont été très réservées dès le début et jusqu'à la fin des neuf jours de suspense; mais plusieurs prêtres et bon nombre de chrétiens plus catéchisés ont été mêlés à l'enthousiasme quasi général. Comment lire ce phénomène, qu'il ne faudrait pas oublier trop vite, d'autant moins qu'il a blessé la foi de plusieurs, jeunes et moins jeunes?

Notre religion populaire

Depuis environ quinze ans, l'intérêt des chercheurs s'est porté sur la religion populaire du Québec³. Regroupant les travaux plus anciens de nos folkloristes, des historiens et des sociologues de la culture, mais relativement peu de psychologues ou de théologiens, ont tenté des interprétations. On peut les résumer comme suit.

Le mot «religion populaire» recouvre en pratique trois sens: 1) les survivances archaïques païennes conservées clandestinement dans le christianisme peu instruit; 2) les pratiques qui naissent en concurrence ou en opposition avec la hiérarchie catholique, lorsque des besoins spirituels insatisfaits s'expriment; 3) la façon dont les classes populaires assimilent et pratiquent en fait la religion enseignée par un clergé, une théologie et une morale⁴.

L'observation montre qu'au Québec le premier type est en pratique inexistant dans la population de tradition française; même s'il faut toujours se méfier du retour du refoulé, c'est plutôt chez les Amérindiens chrétiens qu'on le décèle.

Le deuxième type est beaucoup plus représenté, son histoire est longue et originale et il a de plus été largement intégré au christianisme officiel⁵. Mais depuis la chute de la pratique religieuse, depuis l'arrivée de la nouvelle liturgie après le Concile, depuis l'urbanisation massive, la visibilité de cette religion populaire est devenue presque nulle. Et même sa dimension superstitieuse, celle qui avait été combattue depuis toujours par les autorités locales, a été sécularisée et remplacée par des

superstitions non chrétiennes (divination, astrologie, extra-terrestres, amulettes, ésotérisme, etc.), auxquelles le folklore des sectes est venu s'ajouter⁶. Par ailleurs, nous avons toutes les raisons de nous demander sérieusement si on n'a pas annoncé trop vite la fin d'une religion; la visite du pape en septembre 1984 suffirait à reposer la question.

Cette question de la persistance de la religion populaire devient plus précise lorsqu'on aborde la troisième forme de religion populaire, celle que prend le christianisme officiel lorsqu'il est pratiqué sans beaucoup de formation intellectuelle. On ferait facilement l'accord entre nos spécialistes de la religion populaire au Québec sur la constatation suivante: contrairement aux pays d'Europe où la foi chrétienne a été perdue par la classe ouvrière et conservée par la bourgeoisie, la bourgeoisie québécoise a perdu la foi que les classes modestes ont conservée⁷. Et comme nos classes populaires sont discrètes tout en étant tenaces, en ville comme en milieu rural, elles conservent clandestinement beaucoup plus de leur religion tra-

2. Par exemple, deux éditeurs montréalais ont produit un journal spécial, tiré à 100 000 exemplaires. On comprend que l'éditorialiste de *La Presse*, au lendemain du congrès de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, M. Michel Roy, se soit posé des questions sur l'éthique professionnelle impliquée dans cette couverture («Le sang de la Vierge à la une...»), *La Presse*, 18 janvier 1986.
3. On songe en particulier à la série de rapports de colloques sur la religion populaire publiée depuis 1970. Voir Benoît Lacroix et Jean Simard, *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984.
4. Par ex. Fernand Harvey, «Pour une approche différenciée de la religion populaire selon les genres de vie», dans Lacroix et Simard, *op. cit.* p. 225-233.
5. Représentatifs de cette dimension: Colette Moreux, *Fin d'une religion ?* Monographie d'une paroisse canadienne-française, Montréal, 1969; Benoît Lacroix, *La religion de mon père*, Montréal, 1985, surtout p. 239-271.
6. On verra Richard Bergeron, *Le cortège des fous de Dieu*, Montréal, 1982, p. 271-278, aussi R.-L. Séguin, *La sorcellerie au Québec du XVIIe au XIXe siècle*, Montréal, 1971.
7. Voir par ex. Jean-Charles Falardeau, «Religion populaire et classes sociales», dans Lacroix et Simard, *Op. cit.*, p. 277-296; Denise Lemieux, «La religion populaire et les classes sociales. Quelques réflexions» p. 297-302.



LES SOIRÉES RELATIONS SUR CASSETTES VIDÉO

- la qualité de l'information
- quel avenir pour le Québec?
- la peine de mort
- la concertation dans les relations de travail
- le Livre vert sur la famille
- génétique et maternité
- l'immigration au Québec
- le quart monde
- mobiliser la jeunesse?
- L'Éthiopie, un an après
- Vatican II confirmé?
- L'Afrique du Sud
- Spécial Haïti



Vous pouvez emprunter ces cassettes (location: pour 1 semaine: 5\$ plus les frais d'envoi) ou même en commander une copie (25\$ plus les frais). Veuillez préciser le format de la cassette désirée (Beta ou VHS) et le sujet.

Adressez vos commandes à Pierre Bélanger, Centre justice et foi, 25, Jarry ouest, Montréal H2P 1S6 (514) 387-2541.

ditionnelle que ne le pense le monde plus marqué par les études et la «culture cultivée».

Ma conclusion est simple: le catholicisme *pratiqué*, au Québec, est, à de rares exceptions près, une religion populaire. Et cette religion populaire, au deuxième et au troisième sens du terme, renaît d'autant plus vigoureusement que, d'une part, la nouvelle liturgie, fabriquée trop souvent en milieu intellectuel après le concile, ne répond pas aux besoins religieux profonds du peuple et que, d'autre part, la catéchèse a perdu beaucoup de terrain depuis une vingtaine d'années.

Dans ce contexte, j'apprécie beaucoup ces réflexions du prof. Walter de Bont: la religion populaire d'ici est une réponse à des besoins affectifs insatisfaits par la religion officielle (désir d'être guéri d'une maladie grave, de sortir de la pauvreté, de raccommoder des fiançailles ou un mariage rompu). Et elle veut répondre à trois lacunes de la religion officielle: a) trop froide, trop cérébrale, trop éloignée des besoins brûlants de la personne humaine; d'où la solution: trouver, à travers des symboles anthropomorphiques, des contacts moins compliqués avec un Dieu plus compréhensif; b) trop institutionnalisée, gérée par trop de médiateurs, de prêtres surtout, qui posent leurs conditions; d'où la solution: créer des liens directs avec un Dieu plus secourable ou avec la Vierge comme seule intermédiaire; c) trop peu efficace, trop peu rentable en terme de réponse présente à nos désirs, d'où la solution: s'assurer une réponse, au besoin un peu magique, mais visible à tous⁸.

J'ajouterai même un quatrième trait: d) la religion officielle intègre trop peu la rudesse de la vie quotidienne. La souffrance, la pauvreté, l'effort font partie de l'expérience religieuse des gens modestes, d'où la solution: retrouver un merveilleux tragique, où la fatigue, les larmes, le sang n'effraient pas, où la fatigue du pèlerinage, de la procession, de la pénitence prouve le sérieux, où l'argent ne joue qu'un rôle marginal, pour les lampions et les objets à bénir.

Un essai de lecture

Bien sûr, cela a été un coup dur porté à la crédulité des milliers de Québécois et de Québécoises qui ont donné dans une supercherie⁹. Mais probablement pas un coup dur porté à leur foi. La religion populaire vit de merveilleux, qui court-circuite l'obscurité de l'histoire et voit déjà ce qu'elle sait réel¹⁰. C'est pour cela qu'au-delà du fait divers, fascinant et irritant, une lecture théologique s'impose.

D'abord il faut se souvenir que Jésus a condamné nettement la religion formelle, extérieure et même hypocrite, des classes

supérieures de son entourage. Au contraire, il a parlé avec admiration de la foi simple des pauvres, de l'exubérance et de la fantaisie des gestes et du langage, de la candeur des demandes, de la disponibilité du cœur chez ceux et celles qui n'avaient rien à perdre en croyant. La première béatitude est pour ceux-là. Par ailleurs, Jésus n'a pas donné son appui à tous les comportements des pauvres, y compris leur besoin de consommation spirituelle: qu'on songe à sa réticence après la multiplication des pains (Jn 6,26), à ses protestations devant certaines demandes de miracles (Jn 4,48), au pardon dont il tient à accompagner des guérisons (Mc 2,5).

Il faut voir également que la première Église a laissé place à une expression populaire de la foi, tout autant qu'à celle de la «culture cultivée». Elle n'a pas prétendu enserrer l'ensemble de la foi dans les formules catéchétiques, ni «régenter la foi de tous», comme le disent Pierre et Paul (1 Pi 5, 2-3; 2 Co 1,24).

Malgré bien des excès au cours des siècles, le meilleur de la tradition de l'Église respecte ce pluralisme. Qu'on songe par exemple à l'éloge de la religion populaire dans le message de Paul VI qui suit le synode sur l'évangélisation en 1975:

«La religion populaire a certainement ses limites. Elle est fréquemment ouverte à la pénétration de maintes déformations de la religion, voire de superstitions... Mais si elle est bien orientée, surtout par une pédagogie d'évangélisation, elle est riche de valeurs. Elle traduit une soif de Dieu que seuls les simples et les pauvres peuvent connaître. Elle rend capable de générosité et de sacrifice jusqu'à l'héroïsme, lorsqu'il s'agit de manifester la foi. Elle a un sens aigu de certains attributs profonds de Dieu: la paternité, la providence, la présence amoureuse et constante. Elle s'engendre des attitudes intérieures rarement observées ailleurs au même degré: patience, sens de la croix dans la vie quotidienne, détachement, ouverture aux autres, dévotion... Bien orientée, cette religion populaire peut être de plus en plus, pour nos groupes populaires, une vraie rencontre avec Dieu en Jésus Christ»¹¹.

Et un essai de bilan

La religion populaire, comme tout autre courant spirituel, n'est pas sans risques. Le plus grand est celui d'oublier la dimension historique, temporelle, de l'action du Christ, d'oublier qu'il s'est voulu libérateur dès ici, en particulier à l'égard de l'injustice et de l'oppression. Dans ce contexte, il est essentiel de retenir l'approbation de la religion populaire par les théologiens de la libération, mais aussi leur indispensable critique: dès qu'une religion populaire transforme le christianisme en religion naturelle, elle en fait une religion individualiste, qui entraîne un spiritualisme à vide¹². C'est une logique fatale qui permet de prier tout en vivant de l'exploitation si on est riche, de prier et de se résigner facilement à la misère si on est pauvre. C'est sans doute la plus grande faiblesse de *notre* religion populaire à nous, au Québec.

Sur le plan théologique, je crois que c'est tout cela que nous dit Sainte-Marthe. Nous y trouvons quelque chose de notre religion nationale, qui est une religion populaire bousculée par des applications trop intellectuelles du nouveau conciliaire. Mais le seul vrai test, le critère décisif, se trouvent à un autre niveau, qui n'est plus celui de l'analyse sociologique ou des spéculations théologiques, mais celui de la charité. Malgré la fascination qu'exerce encore le merveilleux, voire le magique, la foi chrétienne se méfie profondément du «court-circuit spirituel direct». Ceux et celles qui se sont émus devant les larmes et le sang coulant des statues et des icônes de Ste-Marthe sauront-ils davantage essuyer les larmes et le sang de leurs frères et sœurs malheureux? ■

8. Walter de Bont, «La psychologie devant la religion populaire», dans *Les religions populaires*, Colloque international 1970, Québec, 1972, p. 19-22.

9. Je ne veux pas évaluer ici l'initiative étrange des trois personnes impliquées dans cette histoire. Il est utile de rappeler que deux de ces personnes avaient fait, au cours d'août dernier, le pèlerinage de Medjugorje. Il est également utile de constater qu'une de ces personnes a un passé de guérisseur populaire, par hypnose, et a eu des démêlés avec la médecine officielle.

10. Sur le merveilleux, voir *Le merveilleux*, Deuxième colloque sur les religions populaires, Québec 1973; en particulier, Fernand Dumont, «Du merveilleux», p. 5-14; et Raymond Bourgault, «La notion de merveilleux», p. 15-20.

11. L'évangélisation dans le monde moderne, (1975), n. 48.

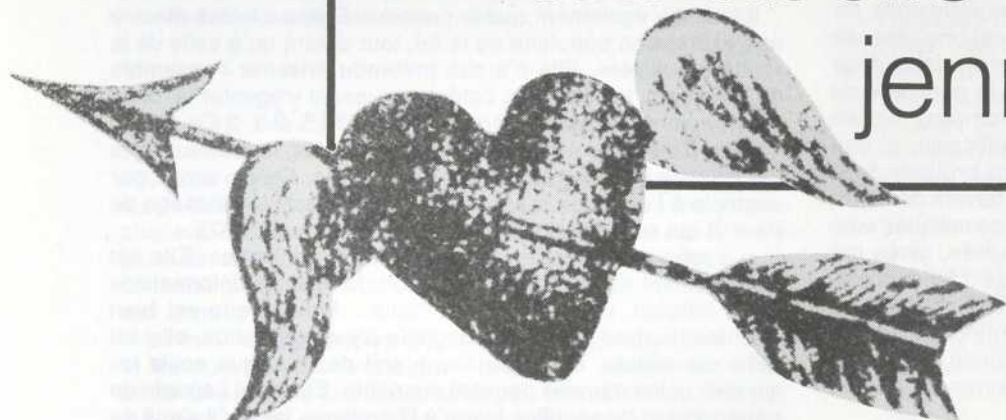
12. G. Gutierrez, *Théologie de la libération*, Bruxelles, 1974, p. 208 voir également Jean Vinatier, *Le renouveau de la religion populaire*, Montréal-Paris, 1981.

ENTREVUE

emmanuelle

annabelle

jennifer lydia



annabelle, Emmanuelle, Jennifer et Lydia ont de quatorze à seize ans; la plus avancée termine son secondaire (ses vrais amis sont déjà au cégep), les autres font leur troisième année à la Polyvalente Paul-Gérin-Lajoie (à Outremont). Adolescentes, oui, mais à les écouter parler du mariage, des enfants, du travail, de l'autonomie surtout, et de ce qu'être femmes signifie pour elles, on a l'impression qu'elles se sentent et se veulent déjà adultes. Habituees à se dire quitte à se contredire, mûres d'avoir beaucoup observé la génération de leurs parents, conscientes d'avoir grandi dans un monde où rien n'est plus stable, tiraillées entre le respect du pluralisme et l'attente de quelque chose de vraiment sûr, et soucieuses quand même de ne pas prendre pour la réalité leurs rêves, ou ce qu'il en reste.

Pour elles, le plus difficile à vivre, c'est la prochaine étape: leur jeunesse s'annonce aussi périlleuse qu'attrayante. Quand la vingtaine sera passée, elles accéderont à la stabilité et à une vraie sécurité. Elles auront un métier où leur compétence sera reconnue mais, d'ici là, il faut choisir, risquer

l'échec, accepter les réorientations. Arrivées à 30 ans, elles seront financièrement autonomes (c'est la base de la liberté, de nos jours). Elles ne dépendront pas d'un conjoint et verront, à ce moment-là, si elles veulent un enfant. Avant, c'est trop compliqué; un bébé pourrait avaler ta liberté et t'empêcher de vivre tes plus belles années... Mais évidemment, c'est une question de choix personnel, et si une de tes amies décidait d'avoir un enfant à 17 ans, ce serait «correct.»

Féministes? Pas vraiment.

Parce que le féminisme, paraît-il, «ça prend l'allure, en ce moment, de vouloir dépasser l'homme». Bravo pour les victoires du mouvement des femmes: le droit de vote, l'égalité des chances, tout ça... Mais comme on n'a pas vraiment expérimenté la discrimination ou le harcèlement, on ne voit pas la nécessité de continuer le combat. «Je n'ai pas vraiment ressenti d'infériorité, mais je ne me sens pas non plus supérieure; je me demande si ce n'est pas surtout dans la tête que c'est différent...»

Mais on ajoute, en y pensant un peu, qu'un environnement plus violent, ou simplement un garagiste plus

macho, pourrait bien vous faire changer d'idée. Peut-être que ce qu'on craint surtout, c'est d'ajouter un élément de division, la différence féministe, dans un monde qu'on sent déjà trop divisé.

Travailler

Pas besoin d'être une «féministe enragée» pour s'en convaincre: il ne doit plus y avoir de discrimination sexiste dans l'emploi. Il n'y a donc pas de raison pour qu'une fille renonce à un métier non traditionnel ou hésite à entreprendre une carrière professionnelle, simplement parce qu'elle est une fille. Le principe est acquis; l'éducation reçue, les valeurs transmises à l'école, l'opinion dominante dans les médias le montrent bien, comme aussi le sentiment qu'on a d'être égales et d'être traitées comme telles. À première vue, à ce niveau-là, «les gars et les filles à l'école, je trouve que c'est pareil.»

En pratique, c'est un tout petit peu plus compliqué.

«Dans ma classe, beaucoup de filles se disent encore: c'est un métier de gars, je ne peux pas m'en

aller là-dedans. Pour moi, le problème ne se pose pas: je veux être journaliste (comme plusieurs de mes amies, d'ailleurs, ce qui m'agace un peu). Autrement, les filles parlent d'aller en communications, de devenir réalisatrice ou comédienne. Les garçons, eux autres, c'est surtout les sciences pures (ça ouvre toutes les portes), la médecine, le génie, l'informatique...»

«Il y en a qui passent des heures au local d'informatique ou au laboratoire de chimie, et ont l'air d'aimer vraiment ça. Tiens, notre école a un club d'informatique: quarante gars, aucune fille... L'informatique, à dire vrai, ça me terrorise un peu. Je trouve ça inhumain. À quoi bon programmer un robot s'il doit faire le travail à ta place et de voler ton emploi?»

«En ce moment, ce qui m'intéresse surtout, c'est de comprendre: de me comprendre, de comprendre les gens, de comprendre ce qui se passe dans le monde. Quand tu comprends, tu réagis moins négativement. Mais les mathématiques, indiscutables et abstraites, ne m'aident pas à comprendre. C'est sûr que le génie, les sciences pures, ça promet de gros revenus. Mais



j'aime mieux travailler toute ma vie à quelque chose qui rapporte moins mais que j'aime faire, que de faire de l'informatique à gros salaire sans que ça m'intéresse vraiment.»

Devenir femme

Côté cœur, on est à l'âge où les premières expériences vont de soi: tout devrait être si simple avec la pilule et les cours d'éducation sexuelle, l'absence de tabous quoi. En fait, on en est surtout à l'étape des premières déceptions. «Je l'aimais bien mieux avant de sortir avec lui», confiera-t-on parfois à ses grandes amies.

Difficile, évidemment, de bâtir une relation un peu

complante avec un amoureux adolescent. Un garçon de quinze ans fait encore bien «jeune» pour une fille du même âge. Passer de la camaraderie à l'amour, ça change tout, «radicalement», mais pas dans le sens qu'on espérait: le jeune Roméo n'a pas le goût de devenir le confident de sa partenaire. «Il recherchait l'intimité physique, les conversations devenaient plus difficiles.»

Au fond, l'initiation amoureuse se résume à quelques aventures, alors que chacune continue d'aspirer, pour plus tard, à une liaison «stable». L'essentiel, c'est que les «premières fois» ne se passent pas trop mal, qu'on n'en sorte pas insécurisée ou écoeurée. En tout cas, cette

maturité précoce ne pousse guère au romantisme: «Maintenant que j'ai fait l'amour, ce n'est pas pour ça que je vais être femme.»

Comment alors?

«Devenir femme, c'est devenir indépendante, ne plus avoir à dépendre de quelqu'un d'autre, accéder à la liberté et à la sécurité économique que garantit le travail... L'image du père qui travaille et de la mère qui reste à la maison pour élever les enfants, ça m'horripile. Quand j'aurai un enfant, je ne vais pas arrêter de travailler. D'abord, j'ai besoin de faire quelque chose: passer la journée à attendre trois heures et demie, que le petit rentre de l'école, pour lui faire son souper, ça me déprime... D'ailleurs, j'ai trop vu les déprimées des mères de mes amies, au moment où leurs enfants de treize ou quatorze ans ne sont plus souvent à la maison...»

Mais devenir femme, c'est aussi apprendre à habiter son corps. «C'est agréable de se sentir belle, de s'habiller à la mode, de se mettre bien. On n'est pas *nounoune* parce qu'on sait s'arranger!»

Tout cela s'apprend, se discute et se précise avec les amies. Heureusement qu'elles sont là! Tout au long de notre entretien, les amies ont été citées, comme support moral et comme élément de preuve.

Se marier?

Les adolescentes d'aujourd'hui, ne l'oublions pas, sont des enfants du divorce. «Quand je regarde autour de moi, il y a peut-être une ou deux de mes amies seulement, dont les parents ne soient pas séparés.»

Alors on ne vas pas rêver en couleur.

«Le mariage, ça ne représente plus rien aujourd'hui. Pourquoi se marier? Pour la cérémonie? Pour la sécurité? Pour un bout de papier? Il peut partir quand il veut, toi aussi d'ailleurs, mais de toute les façons tu te retrou-

ves avec les enfants». La dureté de ce verdict cache mal un profond désir de stabilité. «De toute façon, il se peut que je change d'idée et, si j'en ai le goût à 25 ans, je me marierai.»

Car, toutes sont d'accord sur un point: «si j'ai des enfants, je veux pouvoir les élever dans une atmosphère stable», c'est-à-dire avec leur père. Et on estime même qu'en cas de conflit entre conjoints, «c'est à la mère de voir à ce que son enfant continue d'avoir des liens avec son père». Voilà qui demande passablement de maturité; une autre bonne raison de prendre son temps.

Rêve d'adolescente ou leçon de l'expérience la plus personnelle?

«Moi, mes parents se sont séparés; par conséquent, je veux donner à mes enfants des parents ensemble.»

«J'aurais aimé ça que mes parents restent ensemble. Évidemment, c'est mieux le divorce que d'avoir des parents qui passent leur temps à se chicaner. Mais quand tu as dix, douze ans, aller d'une maison à l'autre, ça pose énormément de problèmes: j'avais l'impression d'être un ballon de plage...»

«Avant d'avoir un enfant, je veux vraiment y penser, parce que l'homme avec qui je choisirai d'avoir mon enfant, ce sera pour rester avec lui à long terme.»

«Et puis, cet enfant-là, je n'ai pas envie de l'élever toute seule. Ce n'est pas naturel. Est-ce que c'est possible? Oui, parce que je vois des couples qui ne se sont pas séparés, qui ont un enfant, et qui vivent très bien ensemble.»

«Ce qui va se passer, je pense, c'est que j'aurai un enfant avec un garçon dont les parents se sont séparés et qui aura les mêmes idées que moi là-dessus.» ■

Propos recueillis par Francine Tardif et Albert Beaudry.

dépêches

Le 10 décembre dernier, 40 Canadiens, dont 20 Québécois, se joignaient à la Marche pour la paix à Panama, et entreprenaient les deux mille kilomètres les séparant de Mexico, le terme de cette manifestation d'envergure internationale. Après maintes difficultés diplomatiques, coincée à la frontière nica-hondurienne, la marche s'est vue forcée de brûler les étapes pour aller directement à Mexico. Malgré ce «court circuit», elle aura été un franc succès. On en a beaucoup parlé dans toute l'Amérique centrale. Pour les Centro-Américains qui travaillent à une amélioration sociale, cette initiative apportait un immense espoir: ils se sentaient moins isolés. Au Canada et ailleurs, elle fut l'occasion de sensibiliser les gens à la situation répressive de cette région du monde. Les participants ont appris à connaître la situation réelle de ces pays. Ils ont vu de quelle façon les Américains, par l'entremise de la CIA, manipulent l'opinion publique en montant toute leur propagande dans les médias. Ils ont expérimenté, à des degrés divers, ce que signifie concrètement la répression. (Salut le monde).

Que se passe-t-il donc au Burundi, petit pays d'Afrique centrale, peuplé de 4 500 000 habitants, dont 65% sont chrétiens? La question mérite certes d'être posée, alors que des rapports dignes de confiance font état d'un nombre croissant d'arrestations, d'une véritable persécution des chrétiens, au moment où les communautés de base sont interdites par le gouvernement, qui cherche visiblement à affaiblir l'influence de l'Église perçue comme «contestataire». Les autorités de l'Église qui, jusqu'à présent, avaient préféré entretenir un climat de bonne entente avec le gouvernement, grâce au silence «diplomatique» que nombre de chrétiens leur reprochaient, élèvent lentement le ton. Les événements actuels ramènent à la mémoire des Burundais le souvenir, à peine cicatrisé, des massacres de 1972. (Bulletin d'information africaine)

Paroles de femmes, paroles d'évêques. Beau titre sous lequel les Éditions Paulines viennent de publier un court recueil, illustré de nombreuses photographies, où se trouvent rassemblées quelques «paroles de femmes» et «paroles d'évêques» sur la participation des femmes à la vie de l'Église. Cette publication veut témoigner que, comme on le lit sur la jaquette, «l'inspiration du concile Vatican II commence à donner une voix à l'espérance».

C'est à Winnipeg que le Conseil oecuménique des chrétiens du Canada (COCC) tiendra sa prochaine rencontre nationale sur le thème «Moving Mountains». Du 1er au 4 mai, «les chrétiennes des années 80» tenteront de mieux comprendre les problèmes des Canadiennes dans leur lutte pour l'égalité et la justice, à l'intérieur des structures d'Église comme dans le reste de la société. On réfléchira sur l'héritage biblique et son rapport aux questions de justice. Enfin, on visera l'élaboration de stratégies personnelles et collectives menant au développement d'un réseau oecuménique fort. Pour plus de renseignements, on peut s'adresser au COCC, 77, rue Charles ouest, Toronto, M5S 1K5.

La visite de Jean Paul II en Inde aura permis à l'Église catholique indienne de se poser et de poser autant à l'Église universelle qu'aux membres des autres religions de l'Inde, toute une série de graves questions dont les réponses restent encore à trouver: le catholicisme est-il une religion «occidentale»? l'évangélisation des plus pauvres peut-elle être associée à des pratiques de prosélytisme? le respect des cultures nationales est-il toujours conciliable avec la promotion des «droits humains», concept teinté d'impérialisme occidental aux yeux de certains? Ces questions, qui prennent une signification toute particulière en Inde, ne sont pas les seules difficultés que rencontrent les catholiques. En Inde, comme dans de nombreux autres pays, l'engagement de certains prêtres auprès des plus pauvres, les rapports entre foi et politique, foi et justice soulèvent des controverses importantes. Sans compter la délicate tâche de la recherche de l'équilibre entre hommes et femmes dans l'Église ou entre les différentes «castes» de catholiques.

À Rouyn-Noranda, des femmes (et quelques hommes) veulent «CHANGER LES RÈGLES DU JEU»! Pour ce faire, elles se réuniront, les 4, 5 et 6 mai prochain, à l'invitation du «Point d'appui» (Centre d'aide et de prévention des agressions à caractère sexuel). Ce sera l'occasion de s'initier aux interventions féministes et d'en découvrir les avantages. Travailleuses sociales, sexologues, psychologues, intervenants et intervenantes sociales de la région et de tout le Québec, sont chaleureusement invités. Pour plus d'information, on peut s'adresser à Louise Lambert au 762-8700 ou à Lucie Beaupré au 764-3236.

Amnistie internationale organise ce mois-ci une vaste campagne anti-apartheid. Ces efforts s'ajouteront à ceux de la Conférence des évêques catholiques du Canada, de la Conférence religieuse du Québec et de nombreux autres groupes qui jugent primordial d'accorder un appui clair, actif et sans équivoque à ceux et celles qui luttent contre le régime raciste en place en Afrique du Sud.

lectures

H. Miner, *Saint-Denis: un village québécois* □ T.R. Berger, *Liberté fragile* □ L. Ferry et A. Renault, *La pensée 68* □ B. Moore, *Black Robe* □ G. Bessière, et al., *Les volets du presbytère sont ouverts* □ *Revue Autrement*, «La scène catholique» □ B.P. de la Mairieu, *Ultra-évolution et développement*.

Un village québécois

Jean-Charles Falardeau, de l'Université Laval, appartient à ce groupe de savants dont la ténacité correspond à leurs convictions. En 1944, il traduisait une première grande étude anthropologique sur le Québec, celle de Everett C. Hugues (*Rencontre de deux mondes*); en 1968, il réévaluait, avec Philippe Garigue, la recherche classique de Léon Gérin (*Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*); et voilà qu'il nous offre la traduction d'un autre classique, publié à Chicago en 1939 (*Saint-Denis, A French Canadian Parish*), par Horace Miner. Tous ceux qu'intéresse la culture québécoise lui en seront reconnaissants. Avec les ouvrages de Léon Gérin, de Guy Frégault, de Philippe Garigue, nous avons ici un des classiques de l'étude anthropologique de notre culture.

L'ouvrage dépend de ce qu'on a appelé l'école de Chicago, sous l'inspiration de Robert Redfield et dans le courant d'influence de Durkheim; à ce titre, il complète déjà très heureusement les recherches de Gérin, dépendantes de Demolins sous l'influence de Frédéric Le Play. Gérin avait choisi un village du comté de Maskinongé comme lieu privilégié d'étude de la culture québécoise, Miner opta pour Saint-Denis de Kamouaska; Hugues avait préféré une «Cantonville» pseudonyme. Tous trois indentifient la société québécoise traditionnelle comme une société rurale en contact pro-

gressif avec la société urbaine. Tous trois sont d'abord des descriptifs, très consciencieux.

Mais chacun d'eux observe avec passion la viabilité d'une culture rurale au contact croissant de la cité séculière, industrielle et anglo-saxonne. La réponse de l'école de Chicago, pour discrète qu'elle soit, est négative: elle estime que la culture québécoise traditionnelle est vouée à la disparition lorsqu'elle vient en contact intense avec la vie urbaine moderne. Ce diagnostic redoutable avait suscité une sérieuse réplique de Philippe Garigue, il y a près de 30 ans (*Études sur le Canada français*, Montréal, 1958); réplique qu'avait nuancée Hubert Guindon en 1960.

Le débat est encore très actuel; combien de gens nient l'existence d'une culture québécoise, tout en valorisant les cultures amérindiennes et en souhaitant voir vivre un multiculturalisme né de l'immigration. Le livre de Miner mérite à ce titre toute notre attention, avec son étude du lien essentiel de la famille québécoise à la terre, sa description soignée des structures sociales, de la parenté, de la fonction essentielle de la religion, de la maîtrise de la nature, du cycle annuel, du grand cycle formé de l'enfance, du mariage, de la vieillesse et de la mort. En 1949, il a pu revisiter Saint-Denis et vérifier le bien-fondé de ses analyses, ce qui constitue le dernier chapitre du texte français.

Tout au long du travail on appréciera la sympathie, le respect, l'objectivité de

l'observateur; Américain, anglophone et protestant, il a su comprendre du dehors de façon exceptionnelle. À plus de 45 ans de distance, il serait facile de signaler des limites de cet excellent ouvrage: isolement trop complet du village par rapport au chef-lieu, quasi-absence de la dimension économique, trop peu d'attention portée aux origines urbaines des premiers québécois. Mais je ne veux ici que vous donner le goût de lire Miner et l'excellente Présentation de Falardeau. ■

Julien Harvey

Liberté fragile

Sur le plan international, le Canada projette incontestablement une image de liberté et de respect des droits de la personne. Qu'en est-il vraiment? Sommes-nous à ce point imprégnés du respect des autres, comme se plaisent à le clamer nos représentants?

Dans *Liberté fragile*, Thomas R. Berger ébranle fortement nos convictions relatives aux garanties qui protègent nos droits et libertés, tant individuelles que collectives.

L'ancien juge Berger réécrit l'histoire du Canada en ayant pour trame de fond le sort que nous avons réservé, soit à des individus, soit à des collectivités minoritaires. Qu'il s'agisse des Acadiens, de Louis Riel et ses compatriotes, des écoles françaises au Manitoba et ailleurs, des Canadiens d'origine japonaise, des com-

munistes ou des Témoins de Jéhovah, de la crise d'octobre 1970 ou des Indiens nishgas, il y a lieu d'avoir honte de notre comportement comme Canadiens, et encore plus des décisions de nos représentants.

Il serait trop long de rendre compte de chacun des sujets traités; par conséquent, je me limiterai au cas des Canadiens d'origine japonaise, qui illustre jusqu'à quel point les préjugés raciaux peuvent être ancrés au plus profond de l'être humain.

En vertu de la Loi sur les mesures de guerre, peu après l'attaque de Pearl Harbor en décembre 1941, «les Canadiens japonais sont rassemblés au parc de l'Exposition nationale de Vancouver où ils sont logés dans des enclos à bétail transformés en abri.»

Ensuite, ils seront expulsés de Colombie Britannique vers l'est, dans des camps d'internement. Leurs terres, leurs maisons et leurs biens seront confisqués et remis au Séquestre des biens ennemis, qui en disposera.

Après la fin de la guerre, le gouvernement de Mackenzie King adoptera la loi sur «les pouvoirs transitoires résultant de circonstances critiques nationales», laquelle lui accordera les pouvoirs que confère la Loi sur les mesures de guerre, et lui permettra d'adopter les décrets prévoyant la déportation et la perte de citoyenneté canadienne pour plusieurs milliers de Canadiens d'origine japonaise. Dans les faits, ce sont 10 347 Canadiens d'origine japonaise, dont les trois quarts étaient des *citoyens canadiens*, qui seront déportés au mépris de toute justice.

Par la suite, la Cour Suprême du Canada et le Conseil privé de Grande-Bretagne devaient donner raison au gouvernement; ainsi, «les juges reconnurent au gouvernement le droit d'expulser des ressortissants japonais qui n'avaient violé ni les lois de l'immigration ni le code criminel, et de priver en fait du droit fondamental à la citoyenneté des milliers de Canadiens qui n'avaient commis aucun crime et n'étaient en rien coupables de déloyauté.»

Pour Thomas Berger, ces jugements «montrent bien à quel point les juges étaient portés à s'incliner devant le cabinet». Heureusement, les choses ont changé passablement depuis l'adoption de la Charte canadienne des droits et libertés.

Il est évident que l'attitude du gouvernement et des populations qui l'approuvaient était raciste. D'ailleurs, les victimes des politiques du gouvernement de l'époque attendent toujours d'être indemnisées. La solidarité gouvernementale est-elle si forte que tous les gouvernements successifs doivent endosser les

crimes commis par leurs collègues? Nous osons espérer que non.

Cet exemple parmi plusieurs nous force à admettre que la société canadienne n'est pas supérieure aux autres en ce qui a trait au respect des droits de la personne, et qu'il y a tout lieu d'être vigilants afin de résister à la tentation de l'intolérance. ■

Jean Claude Bernheim

De l'iconoclastie...

Ces temps-ci, la vie est dure pour les icônes: l'une suinte l'autre pas, mais toutes sont passées au crible — et il reste la gêne...

La plus récente impudence est le fait de Luc Ferry et Alain Renaut, tous deux agrégés de philosophie, qui entreprennent, dans *La pensée 68, essai sur l'anti-humanisme contemporain*, et avec le plus joyeux irrespect, de déboulonner les grandes idées constitutives des années soixante, toutes culminantes dans les événements de Mai 68.

Ils installent d'abord les cibles (grises, ou rouges éminences...): Foucault-Nietzsche, Derrida-Heidegger, Lacan-Freud, Bourdieu-Marx; repèrent ensuite un commun point faible: l'anti-humanisme systématique (fin de la philosophie, mort du sujet), et...attendent. Dernières paroles des condamnés: les citations de Ferry-Renaut sont incontournables (Foucault: «où «ça» parle, l'homme n'existe plus»; Derrida: pratique d'une pensée qui «ne veut rien dire»; Lacan: «cette fiction qu'on appelle un auteur»; Althusser: «mon discours ne sera pas philosophique»), et le verdict sans appel: Foucault fait du «délire interprétatif», Derrida commet l'«une des plus étonnantes entreprises de *répétition* que l'histoire intellectuelle aura connue; Bourdieu est passé maître en «bricolage intellectuel», «réductionnisme» et «sophistique», et Lacan est «au coeur de l'anti-humanisme français» («l'autre...ne sait pas ce qu'il dit»). En amont, une source commune devenue ce qu'il faut bien appeler «l'heideggerianisme français», en aval, le Moi éclaté des années 80, «hédoniste», «pulvérisé en tendances», machine à vide, «conscience "cool" et désinvolte» livrée à l'égale valeur des intérêts — à la loi du plus fort. C'est ici le coeur de la thèse de Renaut-Ferry, et son extrême intérêt: autant la démobilitation idéologique que l'absolu «je-m'en-foutisme» ou le «chacun-pour-soi» des années 80 sont directement branchés sur un

système de pensée qui a tout fait pour discréditer, au cours des années 60, la Subjectivité, la métaphysique, la pensée bourgeoise et l'humanisme (bien sûr) confondus. Que reste-t-il, alors? Des individus, sustentés en même temps et paradoxalement par un discours de «révolte» contre le Système (familial, sociétal, carcéral, asilaire). Et la boucle est bouclée, qui va de la Mort du Sujet au jogging et à l'acupuncture, de la Mort de l'Homme au body building et à Rambo: «LE SUJET MEURT DANS L'AVÈNEMENT DE L'INDIVIDU» (p. 100). Décapant...

Oeuvre «philosophique, et non idéologique», précisent les auteurs, qui terminent en exigeant le «pluralisme interprétatif», et une histoire des «représentations modernes de la subjectivité».

L'étude est fouillée. L'exégèse systématique. Et la performance étourdissante. On ferme le livre, et on se dit: Ouf... Bravo! Ou «Enfin...c'était le temps qu'on dise/révèle ces choses-là.»

LA PENSÉE 68 est un livre-clef: un portrait de famille, un panorama intellectuel, une synthèse sérieuse, un aiguillon, un essentiel périple en Germanie, terre de tous les philosophes, et un admirable champ de tir... Un re-centrage nécessaire des perspectives et outils critiques (les auteurs ne craignent ni l'utilisation du «type idéal» parsonien, ni le recours à Daniel Bell, ni la vision aronienne des événements de Mai — où Aron ressurgit comme une figure étrangement actuelle dans son prophétisme d'alors: «les soixante-huitards...sortiront de cette situation d'effondrement des normes...par la démission, l'indifférence, la fuite vers la résidence secondaire» (97) — ni Karl Popper, ni la méthodologie wébérienne.

Livre pour initiés? Certes!

Livre passionnant. Ressourçant — une chatouille agréable et un stimulant certain. Seuls les purs et les autres, les «ex» et les actuels granolas de la Cause se retourneront dans leur «char»...

Pour mieux «lire» les années 80. ■

Richard Dubois

Black Robe

En novembre dernier, on apprenait que le producteur Denis Héroux se préparait à tourner un film présentant l'épopée du voyage en canot d'un Jésuite de la Nouvelle-France, de Québec en Huronie. D'où vient l'idée de ce film? Du dernier roman de Brian Moore, intitulé *Black Robe*.

Dans des images rudes et sans pitié, avec des mots forts et même obscènes, au long d'un récit à la fois héroïque et horrible, cet auteur canadien, irlandais

d'origine et catholique assez traditionnelle, décrit un monde dur, un monde où la rencontre interculturelle entre Indiens et Blancs s'avère quasi impossible.

À l'automne 1635, le supérieur de la mission jésuite de Québec obtient de Champlain la permission d'envoyer immédiatement le Père Laforgue en Huronie, pour remplacer un jésuite malade. De tels voyages ne s'entreprenaient habituellement qu'au printemps ou à l'été; pourtant, l'urgence de la situation l'emporte et Paul Laforgue, accompagné d'un jeune français, Daniel Davost, et guidé par une famille indienne, se lance à l'assaut du St-Laurent et de l'Outaouais vers la Baie Georgienne.

Le Jésuite «passe à travers» ce dur voyage: il vainc la maladie, le froid d'un hiver qui vient trop vite, les humiliations, l'isolement psychologique et l'horreur que lui inspirent les moeurs barbares de ses guides. Ce qui le tient en vie, c'est sa spiritualité, bien caractéristique du XVII^e siècle en France. C'est une ferveur pour «sauver les âmes» et baptiser ces «pauvres païens», un espoir, parfois manifeste, de subir le martyre.

Daniel, lui, a un motif bien plus terre-à-terre pour entreprendre ce voyage impossible: le sexe! Il ne pense qu'à Annuka, la fille du chef Chomina, qui sera du voyage avec toute sa famille. Au grand désespoir du Père Laforgue, Daniel glisse peu à peu dans le style de vie des Amérindiens et il s'accommode de leurs moeurs.

L'intérêt de *Black Robe* c'est le choc culturel entre deux civilisations et deux systèmes de valeurs. C'est une rencontre brutale entre le monde spirituel des Amérindiens, en harmonie avec la nature mais aussi rempli de peurs et de superstitions, et la théologie du «hors de l'Église, point de salut», telle qu'interprétée au sens étroit pendant des siècles.

Moore ose présenter les Amérindiens comme des rustres, les Jésuites comme des missionnaires sans sensibilité culturelle. Aussi les historiens, tant les spécialistes de l'histoire des peuples amérindiens que ceux de l'histoire des Jésuites de la Nouvelle-France, auront-ils beaucoup à redire contre ce roman et le caractère incomplet de ses descriptions.

Il faut pourtant se rappeler que *Black Robe* n'est qu'un roman. L'auteur a choisi de souligner et d'amplifier des traits, des vertus, des tares, des idéaux, des vilenies, des contrastes culturels, auxquels les lecteurs contemporains peuvent être particulièrement sensibles. Pas surprenant qu'un producteur de cinéma ait pensé en faire le canevas d'un long-métrage. Reste à savoir si le script de ce film et si les acteurs mettront en valeur les éléments humains et spirituels

authentiques qui, malgré tout, marquent les personnages de Brian Moore. Le Père Laforgue, au terme de son voyage en canot, a des doutes: peut-être est-ce là qu'on se sent le plus proche de lui et que son expérience spirituelle peut rejoindre la nôtre. ■

Pierre Bélanger

Les volets sont ouverts

Chut! *Les volets du presbytère sont ouverts!* Belle occasion d'entendre ce que se disent des prêtres lorsqu'ils sont entre eux. D'autant que, pour une fois, ils parlent d'eux-mêmes.

Ils sont près de 2000 à répondre à un questionnaire préparé par l'hebdomadaire français *La Vie*. Sous le couvert de l'anonymat, ils parlent à coeur ouvert. On y rencontre de tous les genres, mais en général des êtres heureux, libres, passionnés, souvent un peu surpris de leur propre évolution. Témoin, celui-ci: «Il y a trente ans, nous étions des personnages d'Église, avec uniformes, préséances et tout le tralala. Je dois essayer de devenir maintenant un annonciateur d'Évangile... Je commence ainsi à devenir prêtre. Au bout de tant d'années, c'est dommage, que de temps perdu!»

Les témoignages savoureux abondent. Par exemple sur la formation: «J'ai vécu le séminaire comme on prend un médicament». «On m'a préparé à éviter le monde, et je découvre qu'il faut être du monde, présent aux hommes de mon temps, solidaire. De moine, je suis devenu prêtre». «Mon ordination en 1948 m'avait situé *au-dessus*, elle m'avait donné des *pouvoirs*, m'avait conféré un certain *savoir*, comme une grosse plaque de beurre que j'avais à mettre en tartines et à distribuer. Depuis, je me suis retrouvé *dedans*...»

Le lien avec la hiérarchie est parfois problématique: «Entre l'évêque et nous, il y a tout un nuage de secrétaires, de directeurs...» «Je serai content quand je verrai l'évêque arriver chez moi et me dire: Je suis libre cet après-midi, je viens le passer avec vous. Si on allait aux champignons!» Cet aumônier se montre plus philosophe: «Je me suis fait une règle de penser que dans l'Église, comme sur les bateaux, les meilleures places sont loin des machines. La hiérarchie, je l'aime discrète...»

Un grand nombre d'entre eux parlent du célibat, «cadeau bonus» qui accompagnait leur engagement dans le sacerdoce. Retenons la confiance de celui-ci: «Au moment de mon ordination, il y a vingt-cinq ans, j'envisageais surtout le

célibat comme une disponibilité plus grande, et non comme une consécration. Aujourd'hui, cela ne me semble ni idiot, ni évident: il y a une réelle disponibilité pour le Royaume... mais il y a aussi des laïcs mariés plus disponibles que certains prêtres pantouflards!»

Plusieurs «en ont marre» des continues réformes en catéchèse ou dans l'initiation aux sacrements: «Par pitié, qu'on arrête de changer tous les matins de parcours ou de méthode». D'autres soulignent comment il devient difficile de prêcher: «Les sermons du dimanche? Au rythme où vont les choses, bientôt seules les araignées les écouteront!» Mais tous ont la passion d'évangéliser, comprenant mieux, toutefois, ce que ce mot veut dire: «Évangéliser: pour moi, il y a vingt ans, c'était parler de Jésus Christ, dire la foi, enseigner... Maintenant, je parle moins *ex cathedra*, mais j'essaie de découvrir dans la vie de mes gens et du monde ce qui est en conformité avec l'Évangile, et de le dire.»

En général, on restera agréablement surpris de la santé de ces prêtres, de leur humour et surtout de leur sens de l'espoir: «Notre vocation de prêtre, ce n'est pas d'envoyer des gens au ciel, mais de construire la véritable Église qui rendra présent le Christ dans le monde d'aujourd'hui». ■

Fernand Jutras

La scène catholique

«**U**ne mémoire égarée», «Les aventuriers de la paroisse perdue», «Orbi et Urbi», «Des paradoxes retrouvés». Sous ces quatre thèmes, la revue *Autrement* a regroupé 31 articles de son numéro de décembre dernier, consacré à «La scène catholique».

Vaste scène que cette scène catholique! Hantée par l'histoire où elle est tout aussi indépassablement enracinée que contestée. Traversée par un souffle nouveau de modernité, aussi dangereux qu'essentiel. Visitée, grâce à la couverture médiatique des voyages du pape, par une large partie de ceux et celles qui ont abandonné les paroisses. Habitée par des chrétiens engagés et des charismatiques, frères tellement étrangers par moment qu'on doute parfois qu'ils réfèrent au même Père. Désertée par certains alors même que le retour du religieux et le renouveau des hypothèses métaphysiques, en contrepoint aux trop rapides développements technologiques, la rendent pour plusieurs pertinente, sinon attirante. Définie, comme jamais aupara-

vant, non pas par la théologie, mais par la culture qui interroge ses symboles, ses rites, sa tradition, ses enseignements. Vaste scène donc, scène vivante de paradoxes aussi.

Ce numéro d'*Autrement* veut saisir comment le «génie catholique» cherche, avec les lumières et les coins d'ombre qui lui sont propres, SES réponses aux grandes questions de notre temps: celle du sens, de la place des femmes, du rapport à la tradition, des exigences de la promotion de la justice ou celle de la spécificité humaine. Et ce, pendant que de plus en plus de non-catholiques cherchent à percer le mystère chrétien.

À mesure que les idéologies s'effritent, les exigences envers les catholiques semblent grandir. On attend anxieusement de ceux et celles qui croient des témoignages qui aident à faire face à l'angoisse contemporaine. Redécouvrant la richesse et les valeurs du passé catholique, sur lequel repose une large partie de nos cultures occidentales, on semble aussi découvrir un nouvel avenir à l'aventure catholique. Interrogée avec sincérité et justesse par une nouvelle génération, l'Église pourra-t-elle, vingt ans après Vatican II, découvrir comment être à la fois véritablement moderne et profondément catholique?

Cette question, Michel Crépu et Bruno Tillet, qui ont dirigé la réalisation du numéro, l'ont posée à Marcel Gauchet, France Quéré, René Girard, Mgr Lustiger, Claude Mauriac, Odile Marcel, Michel Clevenot... Les opinions, témoignages, analyses, réflexions recueillis ouvrent de multiples pistes de convergence — et de divergences — entre les catholiques et «le monde».

On peut reprocher à *Autrement* la vision occidentale, française même, qu'il présente du catholicisme, mais déjà la moisson est abondante. ■

Francine Tardif

Ultra-évolution et développement

Voici un livre intelligent et concret sur le développement que devrait suivre l'Humanité durant les cinquante prochaines années. L'auteur a travaillé plus de vingt ans dans les pays africains en voie de développement, particulièrement au Rwanda: il sait donc ce dont il parle. Autre atout non moins précieux: M. de la Mairieu se situe dans la ligne de pensée de Pierre Teilhard de Chardin, qu'il essaie justement de prolonger, selon les désirs mêmes de Teilhard, en tenant compte toutefois des prodigieux développements survenus depuis la disparition de Jésuite français en 1955.

Ce qu'il y a de plus neuf et de plus intéressant dans cet essai, est assurément l'esquisse, au ch. VII, de ce que devrait être l'évolution future de l'humanité. La vaste expérience de l'auteur lui permet d'offrir des suggestions pertinentes et réalisables, aussi bien aux responsables des pays industrialisés qu'à ceux des régions en voie de développement, et encore plus aux dirigeants de l'Organisation des Nations Unies et des divers organismes internationaux qui en dépendent. Indéniablement, comme l'avait entrevu Teilhard, et comme il le souhaitait d'ailleurs ardemment, c'est dans le sens d'un seul gouvernement mondial que doit aller — et que s'en va de fait peu à peu — l'humanité. Dès 1931, Teilhard déclarait: «L'âge des Nations est passé». («L'esprit de la Terre» — 1931 — *Oeuvres*, t. VI, p. 46). M. de la Mairieu met en évidence les apports positifs de l'O.N.U. (73-76). Mais les problèmes à résoudre sont encore gigantesques: richesse des uns, pauvreté des autres: environnement; chômage; énergie; surpopulation; violences raciales. Avec

quelle ardeur Teilhard a-t-il souhaité la constitution d'un Front Humain, une sorte de «Brain Trust» international, rassemblant les plus grandes compétences de tous les pays, pour organiser et diriger le développement international dans la paix et l'harmonie! («Sauvons l'humanité» — 1936 — *Oeuvres*, t. IX pp. 178-187). Les propositions de notre auteur vont dans ce sens: problèmes matériels d'abord, problèmes spirituels ensuite: le droit international, la collaboration entre les États en ce qui a trait à l'environnement, à la protection des terres arables, à l'utilisation de l'énergie, au respect des droits de la personne humaine et des minorités culturelles.

Une toute petite remarque du cardinal Gantin, dissimulée, presque cachée, dans une note au bas d'une page (p. 101, n. 3), constitue, à mon sens, l'épilogue indispensable au tableau-programme tracé par M. de la Mairieu: «Vouloir changer le monde, ses structures injustes, sans changer le cœur de l'Homme est une illusion». Telle est bien la note juste qu'il ne faut jamais perdre de vue, en lisant ce séduisant volume. Elle met cruellement le doigt sur les limites du projet généreux présenté dans ces pages. Il n'en est pas moins excellent que ces pages aient été écrites. Nous souhaitons qu'elles soient lues par tous ceux et celles qui ont à cœur notre avenir commun. Une très bonne bibliographie complète cette recherche. J'ai été surpris cependant, pour ma part, de n'y voir aucune référence aux travaux du «Club de Rome», par exemple son deuxième rapport, de 1974, intitulé *Stratégie pour demain* (Seuil, 1974), ni non plus la mention de l'ouvrage de base édité sous la direction de Jib FOWLES, *Handbook of Futures Research* (Greenwood Press, London, et Westport, Conn., U.S.A., 1978). Ce ne sont là toutefois que des vétilles, dans un ensemble de première valeur. ■

Jean Langlois

références

Horace Miner, *Saint-Denis: un village québécois*, tr. de l'anglais par E. Barsamian et J.-C. Falardeau, Montréal, Hurtubise HMH, 1985; 392 pages.

Thomas R. Berger, *Liberté fragile. Droits de la personne et dissidence au Canada*, tr. de l'anglais par Marie-Cécile

Brasseur, "Cahiers du Québec", Hurtubise HMH, La Salle, 1985; 314 pages.

Luc Ferry et Alain Renaut, *La pensée 68, essai sur l'anti-humanisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1985; 289 pages.

Brian Moore, *Black Robe*, McClelland and Stewart, Toronto, 1985; 246 pages.

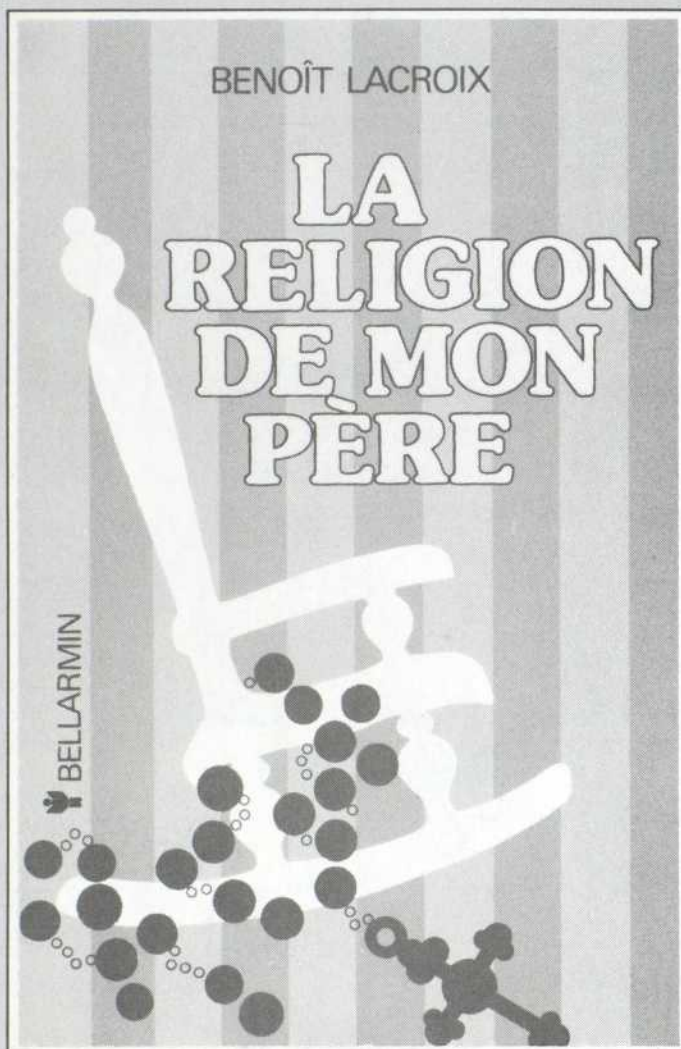
G. Bessière, et al., *Les volets du presbytère sont ouverts, 2 000 prêtres racontent*, Desclée de Brouwer, Paris, 1985; 311 pages.

Revue *Autrement*, déc. 1985, "La scène catholique", (diffusée par les éditions du Seuil): 226 pages.

Beaudoin Paternostre de la Mairieu, *Ultra-évolution et développement*, Regards sur un monde à construire, Caubay, Louvain-la-neuve, 1985; 115 pages.

LA RELIGION DE MON PÈRE

par Benoît Lacroix



306 pages, \$15,00

Qui mieux que le Père Benoît Lacroix pouvait tracer les grandes lignes de la tradition qui n'a cessé de caractériser la religion du peuple canadien français?

La religion traditionnelle, pratiquée uniformément de 1534 à 1960, a informé toute la vie québécoise: vie politique, vie sociale, vie scolaire, vie familiale.

L'ouvrage de Benoît Lacroix permet de revivre tous les instants de cette vie religieuse, que l'on a pu, après coup, critiquer, mais qui a donné son élan à notre peuple.



Éditions Bellarmin
8100, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) Canada
H2P 2L9 — Tél.: (514) 387-2541

relations

mars 1986 2,50\$ no 518

SOMMAIRE

face à l'actualité 35

Cent millions pour avoir la parole (A.B.) - Le prince-moricaud (J.-P. R.) - Une leçon de démocratie (K.L.) - Le Salvador, un nouveau Vietnam (S.P. et K.L.) - Le Père Joseph Ledit (J.H.)

dossier 39

Gisèle Turcot	De mère en fille	39
Table ronde	Le mouvement des femmes au Québec	41
Heather Menzies	Cendrillon et Mr. Byte	45
Ginette Boyer	En appoint	47
Maria Riley	Debout devant l'hôtel	48
Marie Gratton- Boucher	Lettre à mes filles	51

dépêches 58

Julien Harvey	Notre religion populaire	53
---------------	--------------------------	----

entrevue 56

lectures 59

Photographies de la page couverture: Anne Cherix

SOIRÉE RELATIONS: *l'Église de Montréal*

En célébrant une série d'heureux anniversaires, le diocèse de Montréal s'apprête à renouveler son leadership. Pourquoi le rêve ne serait-il pas

aussi de la fête? De quelle Église Montréal a-t-elle besoin au moment de passer le cap de l'an 2000? On retrouvera au panel:

- Richard Guimond, supérieur provincial des Dominicains;
- Rita Hazel, du collectif L'autre Parole;
- Julien Harvey, du Centre justice et foi.

Le lundi 21 avril 1986, de 19h30 à 22h00, à la Maison Bellarmin
25 ouest Jarry (métro Jarry). L'entrée est gratuite.